

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
								✓			

BEETHOVEN

HAYDN

CHRIST. COLOMB

JACQUES CARTIER

LES

# BEAUX-ARTS

JOURNAL LITTÉRAIRE

DES ARTS, DES SCIENCES, DE L'INDUSTRIE  
PARAISANT LE 1<sup>er</sup> DE CHAQUE MOIS.

## JANVIER.

### SOMMAIRE.

PRIX DE L'ABONNEMENT: \$2,00 PAR AN.

L'ABONNEMENT SE PAIE INVAIABLEMENT D'AVANCE.

Une Promesse.....	pages	1
Le Nouvel An.....		2
Notre Journal.....		3
Revue Mensuelle.....		4
Concert de l'Union catholique.....		5
La Société Numismatique.....		6
L'AVE VERUM de Mozart.....	ib.	
Découvertes et Inventions.....		7
Poésie: Nos petits enfants.....		8
Les cheveux blancs.....	ib.	
Proverbes Turcs.....		13
Vie anecdotique de Paganini (Su.te).....		9
Faits divers.....		10
Théodosie (Suite et fin).....		11
Néerologie.....		12
Vitesse des comètes.....	ib.	
Défauts à éviter lorsqu'on contredit les autres.....	ib.	
De l'exagération dans les Arts.....		14
Bibliographie.....		15
Causerie sur la mode.....	ib.	

Paroles de M<sup>r</sup> H. de Terlac. LE NOUVEL AN. Musique de H. de Terlac.

PRIX POUR SIX MOIS: UN DOLLAR.

L'ABONNEMENT SE PAIE INVAIABLEMENT D'AVANCE.

LE POUSSIN

VAN DICK

ALBERT DUFRER

ARCHIMEDE

GALVANI

GILI D'AREZZO

RAFAEL

GUTTENBERG

CUVIER

VOLTA

ON S'ABONNE  
AU MAGASIN DE MUSIQUE DE

## BOUCHER & MANSEAU

131, rue Notre-Dame, 131

MONTREAL

1<sup>er</sup> Janvier 1864.

# LES BEAUX-ARTS

2<sup>me</sup> Année.

REVUE MENSUELLE

DES SCIENCES, DES LETTRES, DE L'INDUSTRIE

PARAISANT LE 1<sup>er</sup> DE CHAQUE MOIS.

PRIX DE L'ABONNEMENT :  
Le numéro complet, par An . . . . . \$ 2, 00.  
La Musique seule, id. . . . . \$ 1, 00.

PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS :  
GUST. SMITH. — M. LEPROHON.

PRIX DES CARTES ET ANNONCES :  
Par An, . . . . . \$ 3, 00.  
avec envoi du Numéro complet.

## UNE PROMESSE.

Le succès qu'a obtenu notre journal nous a engagé à en augmenter l'importance. La variété étant la première de toutes les conditions pour une feuille périodique, nous avons souvent senti le besoin d'agrandir le cadre de notre feuille. Mais il nous semblait difficile d'interrompre la forme que nous avons adoptée dès l'origine de cette publication. Cependant, sans nous arrêter à cette petite considération, nous n'avons pas hésité à accepter un plan qui pût répondre de suite aux exigences d'une cité qui prend chaque jour plus d'extension. D'un autre côté, le goût que manifeste de plus en plus la jeunesse pour la bonne Littérature et pour les Arts, nous faisait un devoir de rédiger une feuille où le bon ton serait toujours allié aux principes religieux qui doivent constamment guider, le journalisme seule manière de maintenir le langage de l'écrivain dans une louable modération.

Désirant écarter la polémique de nos colonnes (ainsi qu'on a déjà pu l'observer), nous n'avons accepté aucun article qui tendait à l'engendrer. Bannissant aussi les louanges qui ont le plus souvent pour effet de blesser la modestie de ceux auxquels on les décerne, nous nous tiendrons toujours dans la limite des convenances. Nous voulons que notre journal soit l'écho des bonnes choses; nous voulons que notre feuille soit honorée du titre de *bon livre* dans toute la force du terme. Jusques à présent, nous avons fait un choix judicieux des articles qui devaient remplir nos colonnes. Quant à la musique, nous nous sommes toujours appliqués à ne donner que des morceaux dont le genre quasi-sérieux a généralement plu à nos lecteurs. Dans notre opinion, et elle est sincère, nous ne saurions trop prendre de précautions pour rejeter loin de nous cet autre genre de musique qui corrompt le goût de la jeunesse, de même que les mauvais livres empoisonnent son esprit.

Le titre de notre journal nous oblige naturellement à produire des articles que leur intérêt particulier fera rechercher de nos lecteurs pour lesquels certaines découvertes ne sont pas indifférentes. Les Beaux-Arts traités à un certain point de vue pré-

sentent une riche mine de laquelle nous extrairons des produits nouveaux et bienfaisants pour la jeunesse studieuse. Le dessin, la peinture, la sculpture et la musique sont autant de sujets susceptibles d'un développement immense dont il importe de faire ressortir l'utilité. Nous espérons que cette partie de notre journal ne sera pas la moins appréciée. Elle nous offre un vaste champ dans lequel nous glanerons avec bonheur pour le bien de tous. Car, il y a dans les Beaux-Arts l'histoire de chaque art, et l'histoire d'un art est toujours curieuse à connaître. En plus, chaque art reçoit une direction différente dans son enseignement selon celui qui le cultive ou le professe. Enfin, les Beaux-Arts forment aujourd'hui une des parties essentielles de l'instruction de la jeunesse, en ce sens, que sans les étudier avec la pensée de les enseigner, elle les apprend pour son agrément. Si nos soirées sont si gaies, si animées, on le doit au goût de la musique qui se répand de plus en plus parmi nous depuis déjà plusieurs années. Il serait pareillement à désirer que le dessin fut cultivé par la jeunesse, car cet art est délicieux pour quiconque ne peut réussir dans l'étude de la musique.

Nous nous sommes assurés les services de plusieurs collaborateurs à Montréal, et, de plus, nous nous attendons à avoir plusieurs correspondants de Québec et de plusieurs localités. Enfin, nous avons tout lieu d'espérer d'en venir avant peu à un arrangement définitif avec un correspondant de Paris qui devra nous fournir pour chaque numéro une chronique parisienne.

— La revue mensuelle de notre journal ne se mêlera jamais aux polémiques ni aux conflits qui résultent de la divergence des opinions du journalisme en Canada. L'impartialité la plus complète sera attachée à la rédaction de cette partie de notre journal qui paraîtra sous forme de résumé.

Quant aux événements politiques de l'Europe et de l'Amérique, nous tiendrons toujours nos lecteurs au courant des faits intéressants qui se produisent avec une si grande rapidité dans ces différents pays où les éléments les plus divers se choquent les uns les autres et provoquent les grandes mesures, telle que celle présentée, pour n'en citer qu'une, par l'Empereur Napoléon III, sur la nécessité de former un congrès européen, espé-

ce de coup d'état moral duquel il peut surgir des événements du plus haut intérêt. Les nouvelles extérieures seront, pour nous, le sujet d'un examen consciencieux que nous exposerons avec la plus grande modération; nous en tenant principalement au rôle de narrateur sans exclusion, cependant, de notre opinion sur l'impression que nous pourrions concevoir des différentes circonstances qui s'offriraient à notre esprit.

— La littérature compte des écrivains d'un vrai mérite dont il est bon de faire connaître les œuvres. On s'instruit autant en lisant qu'en travaillant, à la condition, d'avoir en mains, des ouvrages choisis. Cette réflexion nous conduit à annoncer à nos abonnés que nous publierons un *feuilleton* qui occupera les colonnes de plusieurs numéros de notre journal. Nous préférons les feuilletons courts, ceux-ci intéressant beaucoup plus les lecteurs que ces livres dont la longueur intorminable fatigue l'esprit et laisse la patience des personnes les plus lettrées. Nous avons en réserve quelques charmants feuilletons qui auront le mérite de la nouveauté et dont la morale sera toujours le côté saillant de l'œuvre.

— Pour la musique, nous avons fait un choix de romances composées tout exprès pour les pensionnats. La romance est généralement goûtée par la jeunesse, et comme nous voulons lui être agréable, nous attacherons une importance réelle à ne lui offrir que des morceaux distingués dans chaque genre, profane ou religieux. Nous serons fort sobres de cette musique légère spécialement écrite pour la danse; nous pensons que des compositions d'un rang plus élevé sont mieux appropriées à notre publication.

— Trouvera-t-on déplacé que nous cherchions à plaire à nos aimables lectrices pour qui une revue politique est d'un très-petit intérêt? Rappelons-nous, cependant, que les affaires d'Italie ayant mis Garibaldi à la tête d'une bande de cerveaux brûlés, ceux-ci porteront une espèce de veste dont les dames s'empresèrent de prendre le patron pour en tricoter de couleurs différentes: ce vêtement s'appelait un *garibaldi*. À quelque chose révolution est bonne, et la mode s'empara de *l'illustré* général républicain ou plutôt de sa veste, ou peut-être mieux de la forme de sa veste. Voilà un fait digne de remarque, que la politique révolutionnaire peut parfois donner le goût à la mode. Laissons là ce badinage pour annoncer à nos lectrices que nous leur donnerons une petite causerie sur les modes d'Europe d'après les correspondances que nous recevrons chaque mois. Cette causerie nous permettra de parler de plusieurs maisons de Montréal que le bon goût a déjà désigné à la perspicacité des jeunes filles pour lesquelles, cependant, quelques nouveaux magasins auraient échappé à leurs investigations.

Grâce à notre persévérance, nous pouvons offrir aujourd'hui à nos lecteurs un journal complet, qui, depuis son apparition, a toujours été accueilli par la presse française et anglaise avec une courtoisie que nous avons appréciée. Nous espérons mériter encore

sa bienveillance, et nous nous estimerions fort heureux d'échanger avec elle notre feuille, car les journaux du Canada contiennent toujours quelques faits qui intéressent la Littérature, les Arts ou l'Industrie.

Ainsi qu'on le reconnaîtra, notre journal acquiert dès maintenant une importance à laquelle nos abonnés ne s'attendaient pas; et ce que nous pourrions faire pour le rendre utile, instructif et agréable aux lecteurs, ne sera pas épargné.

Toutes personnes désirant nous envoyer des correspondances ou avoir des renseignements, devra nous écrire *franco*, au Sault-au-Récollet, et nous répondrons chaque mois dans une colonne de notre journal portant le titre « *Correspondances* » en nous servant des initiales de la personne et du lieu de sa demeure.

En cas de réclamation, nous y ferons droit aussitôt qu'elle nous parviendra.

#### LE NOUVEL AN.

Le 1<sup>er</sup> Janvier est un jour de fête pour toutes les familles. Il semble qu'en ce jour de bonheur général, on doit tous se pardonner, oublier les petites rancunes, ne penser qu'à faire le bien et à communiquer aux autres toute la joie qu'on ressent d'un premier jour de l'année. Mais disons aussi que ce jour est bien pénible pour quelques familles qui comptent parmi elles des absents. Oui, qu'il est cruel de ne pouvoir embrasser celle qui l'année précédente était remplie de vie, répandait autour des siens toutes ses grâces, et qui épanchait toute son affection sur ceux qu'elle chérissait! Mais pour elle le vrai bonheur n'est-il pas au ciel! Chacun donc doit se réjouir de la voir si bien placée. En pensant ainsi, l'affection se transforme subitement en joie, et il n'est pas plus belle occasion pour rappeler à celui-ci ses précieuses qualités, à celui-là son enjouement, sa gâté, lorsque le premier jour de l'année lui amenait les présents les plus variés. Oui, réjouissons-nous tous en ce jour de fête de famille. Réconcilions-nous en tendant une main amie à notre ennemi, et en oubliant toute chose qui a pu blesser notre amour-propre.

Ne semble-t-il pas que le nouvel an soit pour chacun le renouvellement de la vie? Et vraiment, qui a beaucoup souffert ou a été vivement éprouvé, peut espérer trouver une compensation dans une nouvelle année. On forme mille projets. On s'est trompé l'année dernière, on s'y prendra d'une autre manière cette année.

La vie n'est autre qu'une roue qui tourne. Pour quelques-uns, elle tourne dans le bon sens, mais pour le plus grand nombre elle a des secousses qui déroutent les plus habiles. Rien ne peut l'arrêter dans sa rapide marche. Que dis-je, rien! Quiconque a une foi vive et pense chaque jour à Celui qui nous donne la vie arrive indubitablement à en ralentir les mauvais effets. Tous voudraient la tenir, cette roue de fortune, et combien peu emploient le bon moyen pour la saisir. L'indifférence religieuse, d'un côté, fait perdre à l'homme les sentiments de justice, d'équité qui sont la base fondamentale d'une société. De l'autre, le vice du siècle, de vouloir se faire une fortune trop prompte

ment, jette l'homme dans les erreurs les plus profondes; et, au moment où il croit la tenir, cette fautive roue, elle lui échappe des mains de la manière la plus brutale et le précipite pour longtemps dans l'adversité. Celui, au contraire, qui se montre le défenseur de la Religion en la suivant avec cette ferveur et cette simplicité qui caractérisent le bon chrétien, celui-là marche lentement, apprécie toute chose selon sa conscience, combine ses calculs avec sang-froid sans compromettre les intérêts de sa famille. Il la tient, cette roue de fortune, parce que pour lui elle marche lentement et sans secousse; elle ne lui échappe point parce qu'il a su la prendre du bon côté. Voilà qui est exacte dans la vie. Il ne faut jamais froisser les intentions de la Providence. Quiconque l'insulte est puni à l'instant même.

Où, chers lecteurs, la nouvelle année doit nous corriger des fautes que nous avons commises dans le passé. Il semble qu'on ne retombera plus dans ses fautes. Mais telle est la faiblesse humaine, que les années se renouvellent et que nous y rencontrons toujours de nouveaux obstacles qui nous font suivre une ligne de conduite qui, le plus souvent, n'est pas la meilleure.

Fortifions-nous donc de plus en plus dans nos croyances religieuses. Puisons dans la foi toutes les espérances de l'avenir et oublions les fautes du passé. Souhaitons aussi de tout cœur, à nos aimables lecteurs, une heureuse année.

Nous ne saurions nous plaindre de notre début puisqu'il nous est possible de donner à notre journal une importance qui étonnera plusieurs personnes, lesquelles pensaient qu'il ne pourrait vivre. Nous sommes donc fiers de prouver à ces quelques personnes que la constance dans une œuvre est la principale qualité d'un journaliste. À peine avons-nous paru au milieu de nos estimables confrères, que nous sortons de notre modeste sphère pour étendre le cercle des idées d'autrui en nous faisant le simple écho des organes journaliers, à quelque parti qu'ils appartiennent: car notre feuille est en dehors des luttes politiques que dirigent des hommes mieux versés que nous dans ce genre de discussion.

Nous formons aussi pour nos confrères les vœux les plus sincères de prospérité, et nous désirons qu'une généreuse amitié règne dans le journalisme comme dans les sociétés.

## NOTRE JOURNAL.

La manière dont nous avons formé le journal des *Beaux-Arts* est assez originale pour que nous en fassions un court récit qui montrera à nos lecteurs qu'avec un peu de persévérance on peut atteindre son but.

Il y a environ quatre ans, M. Boucher eut l'idée de fonder un journal littéraire et musical. Nous causâmes assez longuement sur ce sujet, et tout bien considéré, nous reconnûmes que les frais d'impression absorberaient les bénéfices.

De notre côté, nous écrivions, vers cette époque, notre *Abécédairé Musical*. Quelques démarches que nous fîmes pour le faire imprimer, nous permirent de reconnaître que l'impression de ce travail était coûteuse. Que faire? *Qui veut la fin veut les moyens*, ainsi que dit le proverbe. On nous suggéra la pensée de faire l'acquisition du matériel nécessaire pour en commencer la composition, sauf, à nous, de remettre les formes à un imprimeur. Nous adoptâmes de suite cette idée qui entraînait on ne peut mieux dans nos goûts.

Nous achetâmes donc un petit matériel d'imprimerie et nous nous mîmes à l'œuvre. Tout marcha bien. Mais nous n'avions point de presse. Puisque nos pères imprimaient passablement bien avec une *presse en bois*, pourquoi ne construirions-nous pas une modeste presse en bois? Il ne s'agit souvent, dit-on, que de vouloir pour pouvoir. L'esprit occupé de ce projet, nous prîmes la scie et nous débitâmes le bois nécessaire à la construction de cette presse. Quant aux accessoires, nous en fîmes nous-même les modèles pour les faire couler. Ce travail nous prit deux années entières; car c'est à titre de distraction que nous entreprenions cette rude tâche. Bref, nous réussîmes assez bien dans la confection de cet ustensil qu'on a porté, de nos jours, à une si haute perfection.

Nous étions donc en possession, le 1<sup>er</sup> Janvier de l'an de grâce mil-huit cent soixante-trois, d'une certaine quantité de caractères et d'une presse. Il fallait employer l'un et l'autre. C'est alors que nous allâmes voir M. Boucher et que nous lui proposâmes de publier un petit journal. Il agréa cette idée qui, du reste, entraînait parfaitement dans ses précédentes vues.

Pensez-vous, chers lecteurs, que nous constituâmes un comité de rédaction ou une société de collaborateurs? Pour dire vrai, nous aurions désiré nous entourer de quelques personnes pour nous aider dans cette tâche. Mais, en ce pays du Canada, chacun a ses occupations, et nos maigres ressources ne nous permettaient point de payer une collaboration. Nous résolûmes, dès lors, et à l'unanimité, de rédiger notre feuille d'après les principes de morale et de religion qui assurent le succès d'un travail.

Bilboquet dirait certainement « pas mal, pas mal »

Quel titre lui donnerons-nous? Et, en effet, il fallait trouver un beau titre, quelque chose qui frappât l'imagination du public et qui surprît notre monde.

Mon confrère, M. Boucher, dont on connaît l'érudition, me proposa que « *Les Beaux-Arts* » fut le titre de notre journal.

Pour le coup, Bilboquet s'écrierait « bravo, bravissimo mes amis!!! »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Nous fîmes une infusion musicale accompagnée de déceptions intellectuelles de manière à provoquer dans nos cerveaux une transpiration continue et abondante en faveur de la rédaction du dit journal. La fièvre se soutint jusqu'à aujourd'hui, aimables lecteurs, que le froid est venu nous saisir assez fortement puisque nous nous voyons obligé de prendre une nouvelle dose d'opiacés.

Pour notre part, nous avons souvent éprouvé de vives contrariétés accompagnées de désespoir.

Voyez-vous Bilboquet souriant de nos déboires. — Croyez-vous, mes enfants, que tout en ce bas monde est muni de roulettes pour vous faire arriver plus vite au but? Ne suis-je pas là pour arrêter les roulettes, mes petits amis, et pour vous taquiner autant qu'il m'est agréable?

Malgré ces déceptions, qui étaient matérielles, nous n'en continuâmes pas moins notre chemin, et vous voulûtes bien, chers lecteurs, nous encourager par votre indulgence et votre patience.

Reconnaissant de plus en plus l'infériorité de l'impression de notre journal et désirant seconder les efforts de notre confrère M. Boucher qui était chargé de la propagation de cette feuille, nous n'hésitâmes pas à faire l'achat d'une presse en fer, excellente presse avec laquelle nous avons réussi à donner aux *Beaux-Arts* un cachet de perfection que nous désirions depuis longtemps.

Mais qu'il nous coûtait d'abandonner notre chère presse en

bois, elle qui nous donna tant de peines, et que nous construisîmes à la sueur de notre front ! Quoiqu'il en soit, elle peut nous rendre des services secondaires.

Voilà en quelques mots l'historique de la fondation de notre journal. Nous ne l'avons pas écrit dans le but de nous attirer des louanges; non. Notre intention a été d'apprendre à nos lecteurs que leurs encouragements avaient puissamment contribué au succès de notre œuvre. Puissent nos efforts nous les faire toujours mériter !

GUST. SMITH.

## REVUE MENSUELLE.

Montréal, le 31 Décembre 1863.

Elle n'a donc plus que quelques heures à vivre cette année 1863 enveloppée en ce moment, à son déclin, de tant de brouillards dans l'atmosphère des destinées du monde. 1863 va mourir; vive 1864 ! Quant à moi, ce n'est jamais sans mélancolie que je vois s'en aller le présent et demain devenir aujourd'hui. L'inconnu m'effraie: il en est qu'il tente, au contraire; ceux-ci ont peut-être raison, moi je n'ai pas tort.

Cependant l'année qui finit ne me laisse aucun regret, et, de bon cœur, lorsque sa dernière heure aura sonné à l'horloge des siècles, je m'écrierai: « tombe dans le gouffre sans fin de l'éternité; vas te perdre dans l'innombrable multitude des années écoulées, et tâche de te faire oublier si c'est possible. Nous ne donnerons pas une larme à ta mémoire, et si nous conservons un souvenir de ton passage, ce souvenir n'aura rien de flatteur pour toi. » Ce n'est pas néanmoins parcequ'elle a retranché douze mois au peu de mois qui nous restent à vivre que nous lui adressons ces adieux qui sont loin d'être déclinants. Non. Si nous n'éprouvons aucune sympathie pour elle, elle ne doit l'attribuer qu'à elle-même. Chacun ne peut être apprécié que selon ses mérites, et elle n'a des mérites d'aucune sorte.

Pour vous en convaincre, il suffirait de jeter un coup-d'œil sur le bilan qu'elle nous fournit. Comme je ne veux pas entreprendre cette nomenclature, attendu que je n'ai pas l'intention de m'astreindre à la tâche de faire l'raison funèbre de l'année qui finit, et que, d'ailleurs, ma ferme détermination est de m'en tenir au titre qui précède ces lignes, je me contenterai d'un rapide coup-d'œil sur les événements qui ont signalé ce dernier mois de 1863. Mes indulgents lecteurs pourront se convaincre, après cela, que j'avais raison de dire que l'inconnu m'effraie.

Il est une vieille phrase toute faite dont on a tellement abusé, il y a quelques vingt ans, qu'elle est devenue d'une excessive banalité; cette phrase, la voici: — nous dansons sur un volcan ! — À aucune époque de l'histoire, elle n'a été d'une application aussi vraie qu'aujourd'hui. *Nous dansons sur un volcan!* le mot peint admirablement la situation.

En jetant un regard sur l'Europe, on ne voit partout que conflits ou sujets à conflits; il n'est pas un coin de terre, quel que petit qu'il soit, que l'on ne se dispute, qui ne soit en proie à une agitation fiévreuse ou à des complications qui peuvent faire redouter des révolutions intérieures.

C'est d'abord la question romaine qui se trouve plus éloignée que jamais d'une solution satisfaisante pour la chrétienté.

C'est ensuite la Pologne, cette infortunée et héroïque Pologne qui depuis douze mois lutte avec cet intrépide courage, avec cette énergie du désespoir que donne le sentiment de la plus sainte

dés causes. En vain la diplomatie a tenté l'application de ses remèdes disparates, en vain elle a cherché l'*immiscion* de ses influences, elle n'a fait que compliquer la situation. La brutalité la plus féroce continue son œuvre de destruction et de mort, la tyrannie la plus outrée emploie tous les moyens, tout ce que la barbarie peut lui fournir de ressources, elle reste impuissante à subjuguier cette invincible intrépidité qui fait du peuple polonais un martyr de sa nationalité. Chaque jour nous entendons prier de nouveaux forfaits commis sous le patronage de l'autocrate russe; les derniers bulletins mentionnent de nouvelles infamies commises à Varsovie, en Poldachie, en Volhynie: et c'est pendant que ces horreurs, qui rappellent les temps reculés de la sauvagerie payenne, se commettent, que l'on voit les grandes puissances chargées de veiller au maintien de l'équilibre européen se croiser les bras, délibérer et se renfermer dans un implacable *status quo!*

À ces deux questions et à plusieurs autres d'un ordre secondaire mais dont la solution est encore pendante, vient de s'en joindre une autre qui pourrait bien amener de nouveaux bouleversements durant l'année que nous commençons sous des auspices aussi peu rassurants: c'est la question des duchés allemands qui vient de surgir à la mort du roi de Danemark. C'est vers le milieu du mois de novembre que Frédéric VII s'est éteint. Sans enfants, il avait désigné son frère Christian IX pour lui succéder; ce prince est monté sur le trône immédiatement après la mort de son frère. Mais voici que le Prince d'Augustenbourg réclame la souveraineté sur les trois duchés allemands du Holstein, du Schleswig et du Lauenbourg à laquelle son père a renoncé après la révolution de 1848 et qui ont été reconnus comme possessions danoises par la conférence des cinq grandes puissances tenue à Londres en 1852. Ce règlement de succession n'a été reconnu ni par le prince, dépossédé par son père, ni par la diète germanique. Aussi les prétentions du prince d'Augustenbourg sont-elles appuyées par les ducs de Saxe-Cobourg, de Weimar, de Saxe-Meiningen, de Bade, par la Bavière, et on s'attendait à ce qu'elles le seraient par la Prusse et l'Autriche elles-mêmes.

Néanmoins au moment où cette question semblait prendre une tournure plus menaçante que jamais, un mouvement favorable s'est produit, grâce à l'attitude de la Prusse. Cette puissance s'est définitivement ralliée à la politique du cabinet de Vienne. Dans une séance tenue au commencement du présent mois par la diète, la Prusse et l'Autriche ont déclaré que leur situation, en présence du conflit dano-allemand, était régie par le traité de 1852. Elles ont en conséquence admis l'hérédité du roi Christian IX dans le Lauenbourg, et elles reconnaissent sa souveraineté sur le Holstein lorsqu'il se sera conformé à l'exécution du traité de Londres, en accordant aux populations de ce duché les conditions politiques garanties par les stipulations du traité. — Il n'en est pas moins vrai cependant que cette question, à cause même de l'attitude qu'elle occasionne parmi les puissances intéressées est grosse d'éventualités.

Nous dépasserions les bornes que nous imposent les limites de cette revue si nous voulions relater en détail la situation de la vieille Europe. Nous aimons mieux espérer que l'œuvre généreuse entreprise par l'Empereur Napoléon III en réunissant tous les souverains à un Congrès pour poser les bases d'une ère nouvelle, puisque « les traités de 1815 n'existent plus », atté-

gne le but qu'il se propose : le rétablissement de l'équilibre européen si sérieusement ébranlé. Mais pourquoi tarder si longtemps la réalisation d'un projet dans lequel on trouve le seul remède applicable à la situation actuelle. La plupart des puissances ont accepté l'invitation de l'Empereur des Français; l'Angleterre seule a nettement refusé toute participation à ce congrès de paix, elle s'est retranchée derrière de spécieux prétextes qu'elle n'ose avouer. Il y a déjà deux mois que l'entreprise de Napoléon a été rendue publique et l'on en est encore à délibérer sur l'opportunité de tenir ce congrès sans l'Angleterre. Encore une fois nous admettons le congrès; mais à la condition qu'il soit immédiat; si l'on doit attendre une année entière sa réunion, il n'aura plus qu'à s'occuper que des funérailles de la Pologne.

Nous parlons il y a un instant du refus de l'Angleterre de se joindre à l'œuvre de conciliation générale entreprise par le souverain de la France. Avant que ce refus fût connu, le *Mémorial Diplomatique* avait publié un excellent article dont nous faisons l'extrait suivant :

« La véritable grandeur n'a pas de ces puérides vanités, et la majesté la plus auguste de la terre, celle devant laquelle toutes les autres pâlissent et s'effacent, objet d'un culte véritable pour les uns, d'une vénération sans bornes pour les autres, de respect infini pour tous, le Souverain-Pontife, en un mot, plein d'un amour sincère et brûlant pour les peuples dont il est le pasteur et le père, profondément pénétré des devoirs augustes de sa divine mission, le Souverain-Pontife a senti qu'il ne pouvait pas ne pas faire entendre sa voix au sein d'une assemblée de souverains réunis pour assurer la paix du monde. Ainsi que nous l'expliquons plus loin, on ne sait pas encore s'il pourra se rendre en personne au Congrès, mais on sait qu'il l'accepte, et cela suffit pour repousser les accusations, les calomnies dont la presse révolutionnaire ne cesse de le poursuivre. Pouvait-on douter de l'empressement du saint et vénéré Pie IX à répondre à l'appel si libéral et si chrétien de l'Empereur? N'est-il pas le véritable initiateur du mouvement actuel de l'Europe? Et quoique réduit au patrimoine de Saint-Pierre, affaibli, mais non humilié, revêtu de la double majesté du ciel et de la terre, saint et martyr tout ensemble, n'est-ce pas à lui, qu'entouré des souverains de l'Europe, comme un père au milieu de ses enfants, revient la place d'honneur? Sa double couronne de souverain et de pontife, la lui assure, et l'étiquette diplomatique veut que toute préséance s'efface devant la sienne. Voilà donc cette papauté dont on avait si souvent préparé la chute, annoncé la mort, plus vivante, plus éclatante que jamais, appelée à présider, à régler, au dix-neuvième siècle, au milieu des splendeurs de Paris, au centre de la civilisation moderne, les destinées du monde, et à voir toutes les majestés de la terre s'incliner devant le Vatican! Quel spectacle, et surtout qu'elle leçon! Pie IX ouvrant son Pontificat par la réforme de l'Italie et le couronnement par la pacification de l'Europe! l'ordre partout rétabli et les peuples réconciliés pour toujours! cela ne justifie-t-il pas l'Empereur d'avoir osé demander le Congrès? Pie IX et Napoléon III se rencontrant à Paris, et se consacrant sans système préconçu, sans parti pris, sans vues égoïstes ou personnelles, au bonheur des peuples, n'est-ce pas un enseignement jusque ici sans exemples et devant lequel l'esprit de parti doit se taire? »

Ces paroles sont d'autant plus importantes qu'elles émanent

d'un journal qui est considéré pour être l'expression intime des sentiments et des idées de Napoléon III. Elles sont de nature à porter une grande assurance dans les coeurs catholiques.

Et maintenant, si de l'Europe nous portons nos regards sur l'Amérique, nous n'avons pas lieu d'être beaucoup plus rassurés. Depuis tout à l'heure trois ans que le peuple américain s'entr'égorge, nous n'avons pu voir encore où est resté l'avantage réel de cette guerre fratricide, et l'horizon de la paix est plus éloigné que jamais.

Après avoir présumé à un repos momentané exigé par le climat, par une série de combats dont l'avantage est encore douteux, les deux armées se sont retirées dans leurs quartiers d'hiver pour s'y préparer à reprendre avec une nouvelle vigueur, au printemps, une œuvre de destruction si bien commencée.

Pendant ce temps-là, les deux Sénats de Washington et de Richmond se sont réunis le 8 décembre, et on est encore à attendre les bonnes mesures qu'ils peuvent faire dans le sens de la paix.

Voilà en peu de mots le bilan que nous laisse cette vilaine année 1863; voilà où en est la situation en Europe et aux États-Unis. Maintenant qu'est-ce que l'avenir nous réserve? C'est ce qu'il est impossible de prévoir. Espérons cependant dans les sages décrets de la Providence; espérons que l'année qui se montre sous un jour aussi sombre amène une amélioration dans ce grave état de chose; espérons surtout que notre petit Canada échappe à cette configuration qui menace aussi sérieusement le monde et continue à jouir de cette paix à l'ombre de laquelle nous vivons et prospérons heureusement. C'est le meilleur souhait que nous puissions faire à l'aurore de cette nouvelle année 1864.

#### CONCERT DE L'UNION CATHOLIQUE DE MONTRÉAL.

Parmi plusieurs soirées musicales qui ont été données dans le courant du mois de décembre, nous parlerons avec plaisir de celle qui fut organisée par quelques membres de la Société de l'Union Catholique de Montréal. Elle eut lieu le 16 du mois dernier au milieu d'un brillant auditoire désireux de contribuer en quelque chose au but que se proposait la Société en donnant ce concert. C'était encore pour la jeunesse que chacun travailla avec un zèle digne d'éloges. L'œuvre des bons livres est commencée et il faut la continuer sans relâche si l'on veut que tous donnent l'élan du bon goût sur la littérature de notre siècle.

C'est la France, dit-on, qui compte le plus d'écrivains; soit. Mais quelle triste littérature si l'on en juge par cette multitude de livres paraissant sous forme de roman. N'y a-t-il rien de plus creux, de plus fade, de plus stupide, souvent, que ces fictions qui mettent constamment en évidence les plaies de toutes les sociétés humaines! Plus un roman est exagéré, plus il trouve de lecteurs; plus les positions sont forcées, plus le roman a d'attraits. Absurdités! absurdités!

On nous donne bien quelque fois de ces petites perles dont l'éclat est si grand que tout Paris en parle. Mais qu'il est rare de rencontrer de ces livres où se trouvent réunis l'esprit, le talent de l'écrivain et la moralité. La bibliothèque de l'Union Catholique

que, qui compte déjà sur ses rayons un grand nombre d'excellents livres, recevra prochainement encore de ces perles qui ornent l'esprit des jeunes gens et leur fournissent ainsi un trésor qui enrichira l'intelligence de ceux qui les liront.

La recette du concert était donc destinée à faire l'acquisition de nouveaux ouvrages qui seront d'une véritable utilité pour la Société dans laquelle se fait inscrire chaque jour de nouveaux adhérents qui ont hâte de venir chercher dans son sein les connaissances théoriques que nous devons tous rechercher pour notre instruction (car il n'y a point d'âge pour acquérir du savoir). L'expérience que l'on acquiert avec les années nous fait apercevoir combien il est vrai de dire qu'un bon livre est le meilleur ami qu'on puisse désirer.

Cette séance musicale a été une charmante réunion de famille qui présentait les meilleurs dispositions pour l'avenir de la société. Nous y avons remarqué plusieurs prêtres et quelques RR. PP. Jésuites qui nous semblaient être là de même que le berger se trouve à la tête de son troupeau.

Amateurs et artistes se sont distingués autant par leur complaisance que par leur talent. Nous avons admiré la belle voix de M<sup>lle</sup> Dupré et celle non moins remarquable de M<sup>lle</sup> Regnaud. Ce qui nous charma, surtout, dans cette soirée, ce fut la présence de M<sup>lle</sup> Bourassa qui accompagna plusieurs morceaux avec un tact infini. Cette circonstance nous présentait l'image la plus parfaite de l'union qui devra toujours régner dans la Société de l'Union Catholique.

M<sup>lle</sup> Bourassa s'était gracieusement réunie à son mari, Président de la Société, à qui revient le succès de cette soirée. Nous n'en dirons pas d'avantage par crainte de déranger les pensées du lecteur sur un fait qui se caractérise de lui-même et qui peut servir d'enseignement.

## LA SOCIÉTÉ NUMISMATIQUE

DE MONTRÉAL.

À l'assemblée annuelle de la Société Numismatique de Montréal, tenue mardi, le 1<sup>er</sup> décembre dernier, à la résidence de James Rattray, Esq., 134 rue Notre-Dame; les officiers de la Société présentèrent leurs rapports annuels respectifs.

A. J. Boucher, Esq., Président de la Société, constata les progrès faits par la Société depuis son organisation assez récente, et termina son rapport en annonçant la publication prochaine d'un catalogue fort utile et intéressant de toutes les monnaies de cuivre, d'argent et de papier, en circulation dans le Canada et dans les autres Provinces de l'Amérique Britannique du Nord. Cet ouvrage sera orné de deux superbes planches de monnaies photographiées par William Notman, Esq., membre de la Société.

Stanley C. Bagg, Esq., Vice-Président-Curateur, signala particulièrement les contributions libérales au musée de la Société: de Nathaniel Paine, Esq., de Worcester, Massachusetts, — membre honoraire de la Société, — de James Ferrier, Esq., et de Joshua L. Bronsdon, Esq., de Montréal.

Le rapport de L. A. H. Latour, Esq., Trésorier, — constata la rentrée ponctuelle des deniers de la Société, — ainsi que la balance restée entre ses mains.

Il appert par le rapport de Joseph A. Manseau, Esq., Secrétaire, que la Société compte actuellement vingt-six membres actifs; — un membre correspondant et dix membres honoraires.

La Bibliothèque Numismatique de la Société comprend plusieurs publications intéressantes dues principalement à la libéralité des auteurs.

Stanley C. Bagg, Esq., s'étant conformé à l'article 8, du chapitre II, de la constitution, fut alors unanimement élu *membre à vie* de la Société.

L'élection des officiers pour l'année prochaine ayant eu lieu ensuite, le dépouillement du scrutin donna le résultat suivant: Président, James Ferrier, Esq., Vice-Président-Curateur, Adé-lard J. Boucher, Esq., Trésorier, Joshua L. Bronsdon, Esq., et Secrétaire, John James Brown, Esq.

Il fut décidé que les monnaies du Mexique formeraient le sujet de discussion à la prochaine réunion de la Société, — puis après un vote de remerciements à M. James Rattray pour l'usage bienveillant de ses salons — la séance fut levée.

## L'AVE VERUM DE MOZART.

Rayon émané du pouvoir créateur, le génie, comme un écoulement pur doit remonter vers sa divine source: les plus grands chefs-d'œuvres d'art ont été produits sous l'inspiration de la foi; témoin nos majestueuses basiliques du moyen âge, construites pour servir de résidence au Dieu vivant; la *Cène sacrée*, due au pinceau de Léonard de Vinci; le *Jugement dernier*, de Michel-Ange, et l'admirable *Saint Michel*, de Raphaël, écrasant avec tant d'aisance et de sérénité tout l'orgueil de Satan.

Échos de l'âme, la poésie et la musique sont également filles du ciel, et si, trop souvent, on en abuse au profit des passions, elles sont loin d'avoir toujours été détournées de leur destination véritable, et aujourd'hui on commence à faire justice des étourdissantes symphonies qui ont été quelque temps à la mode, pour en revenir aux expressives mélodies des Pergolèse et des Mozart. Ce dernier nom surtout rappelle le chantre des émotions de l'âme pieuse. Il vécut et mourut en chrétien, et Dieu a daigné attacher à ses productions religieuses une grâce dont l'historien de sa vie raconte un trait remarquable.

Dans une ville catholique d'Allemagne vivait une de ces familles aux mœurs patriarcales, chez lesquelles se perpétuaient les vertus des anciens âges. Un fils et une fille y faisaient la joie de leurs vertueux parents. Mais à l'âge fatal où se développent les passions, le jeune homme, placé dans une maison de banque, y subit de fâcheuses influences qui altérèrent fortement sa foi. Quoique continuant de demeurer irréprochable aux yeux du monde et se faisant même remarquer par le zèle et l'intelligence avec lesquels il remplissait les fonctions de son emploi, Ludovic Blum avait cessé d'être exact à ses devoirs envers Dieu, et c'était, pour sa pieuse famille, un vif sujet de douleur.

Le jour de la communion pascale, la table sainte n'avait été visitée que par trois membres de cette famille: Ludovic avait manqué à l'appel annuel que l'Église fait à ses enfants. Cette absence plongea surtout madame Blum dans une grande affliction; mais, ni les exhortations du curé, l'ami de ses parents, ni les larmes d'une mère, ni le froid silence d'un père, ni les douces paroles d'une sœur jadis aimée ne purent ébranler cette âme, déjà endurcie dans son incrédulité. À l'exemple de sainte Monique, le modèle des mères chrétiennes, madame Blum eut recours à la prière, espérant que Dieu finirait par toucher de sa grâce le cœur de ce nouvel Augustin.

Le curé de la ville, homme dont le goût éclairé égalait la piété, se trouvait être un grand amateur de musique. Toutefois comprenant que cet art ne doit apporter dans le sanctuaire que les prémices les plus pures de son encens harmonieux, il avait organisé à ses frais un chœur de voix choisies et exemptes de tout contact avec le théâtre. Depuis les dernières fêtes de Pâques, l'installation de la musique avait eu lieu dans la paroisse, et les fidèles, églant à une double attraction, y voyaient leur nombre grossir à chaque solennité. C'était en 1778. Mozart brillait alors de tout son éclat, et une récente composition religieuse de ce beau génie, *L'Ave Verum*, excitait l'admiration de toute l'Allemagne catholique. Cette suave élévation fut étudiée avec le plus grand soin par les chanteurs du curé, et la première exécution en fut fixée à la fête du Saint-Sacrement.

Ce jour-là, M. Blum se trouvant absent, la mère, qui se sentait légèrement indisposée, requit le bras de son fils pour l'accompagner à l'église. Après les vêpres, le jeune homme écouta avec une impatience marquée l'allocution paternelle que le pasteur adressa aux fidèles, et il cherchait un prétexte pour prendre congé de sa mère, lorsque l'orgue fit entendre le prélude du chef-d'œuvre de Mozart. Les accents de l'instrument sacré, comme une main invisible, arrêtaient d'abord Ludovic; puis, lorsque les voix harmonieuses des chanteurs se furent mêlées aux voix multiples de l'orgue, il sentit son cœur se gonfler, et, sous le poids d'une émotion indicible qu'il n'avait éprouvée qu'au jour déjà éloigné de sa première communion, il fondit en larmes et se prosterna à terre, où il demeura comme anéanti. L'hymne qui rappelle les mystères de l'Incarnation, de la Rédemption et de l'Eucharistie n'était pas achevée que la grâce divine avait fait irruption dans ce cœur repentant. Toujours agenouillé et dans une profonde méditation, Ludovic ne s'aperçut pas du départ de sa mère, qui l'avait laissé tout entier à Dieu et au combat intérieur dont il devait sortir victorieux sous de tels auspices; l'église même devint bientôt déserte; et lui, qui voulait la quitter avant tous les fidèles, y était resté le dernier.

Le curé, en sortant de la sacristie pour regagner son presbytère, aperçut dans l'ombre une personne qu'il crut d'abord endormie. S'étant approché, il reconnut son jeune ami.

— Que faites-vous là, mon fils? lui dit-il; l'heure du départ a sonné.

— Je vous attendais, M. le Curé, répondit le jeune homme, en levant sur le prêtre des yeux baignés de larmes; veuillez m'entendre au saint tribunal.

Le retour de Ludovic fut fêté dans la maison paternelle comme celui de l'enfant prodige. Mozart, instruit de cette conversion, remercia Dieu qui l'en avait rendu l'instrument, et il s'empressa d'envoyer au bon curé la collection de ses œuvres sacrées, en le priant de les faire servir à lui préparer une place dans le ciel au milieu du chœur céraphique qui chante l'éternelle hosanna.

#### DÉCOUVERTES ET INVENTIONS.

##### AÉROSTAT.

Vulgairement ballon. C'est une des plus belles et des plus curieuses inventions du dix-huitième siècle que celle des aérostats, et, comme d'ordinaire, l'effet le plus simple, le plus banal lui donna naissance. On raconte que madame Montgolfier, femme d'un

célèbre fabricant de papiers à Annanoy, homme instruit et observateur, ayant placé un jupon sur un de ces hauts paniers cylindriques où les femmes font sécher le linge, et mis dessous comme d'habitude un réchaud de feu, vit avec surprise ce jupon s'élever bientôt en l'air. Son mari, à qui le fait fut rapporté, conçut et exécuta de suite un ballon de papier, sous lequel il plaça des matières combustibles, raréfia par ce moyen l'air qu'il contenait et eut bientôt la satisfaction de le voir s'élever en l'air. L'an 1782 vit éclore cette merveille, qui fut répétée en public et avec le même succès. Il renouvela cette expérience à Paris, et depuis ce moment la science s'empara de cette découverte et la perfectionna.

Le premier aérostat construit avec soin par son inventeur était en papier, avait cent-dix pieds de circonférence, et s'éleva à mille toises. Le physicien Charles conçut l'heureuse idée de remplir les flans de cette vaste machine au moyen du gaz hydrogène, treize fois plus léger que l'air, et que l'on extrait facilement de matières métalliques en dissolution. Ce mode est plus coûteux mais aussi bien préférable à celui de l'air raréfié par le feu. En 1783, ce physicien et son ami Robert s'élevèrent par le moyen d'un ballon qu'ils avaient rempli de gaz hydrogène et fait de taffetas verni pour mieux résister à la pression. En 1785, deux nouveaux aéronautes (c'est le nom qu'on donne à ceux qui s'élèvent au moyen des aérostats; ce nom signifie, en latin, matelot d'air, ce qui est fort exact), Blanchard et Jeffrey, réussirent à traverser la Manche, en deux heures, de Boulogne à Douvres, en Angleterre. Plus tard, l'infortuné Pilâtre-Durozier et son ami Romain ayant voulu tenter aussi ce passage, périrent précipités de six cents toises de hauteur, le feu s'étant mis à leur ballon.

Cette belle expérience s'est depuis renouvelée avec plus ou moins de succès, selon le genre de précaution qu'adoptaient les aéronautes. Il nous faut de dire qu'aujourd'hui un tel voyage n'offre plus aucun danger, et que souvent, dans nos fêtes publiques, nous pouvons jouir de cet admirable spectacle.

Comme dans un voyage de ce genre, livré aux caprices du vent, il faut pouvoir s'arrêter ou continuer, monter et descendre à volonté, on parvient à cette opération au moyen d'une soupape pratiquée au sommet du ballon et disposée de manière à ce qu'une corde, à portée de la nacelle (dont je vais parler), puisse facilement l'ouvrir ou la fermer. Pour monter, on jette une partie du lest dont on a garni la nacelle, (pour monter moins rapidement, car une ascension trop rapide serait funeste) et pour descendre on laisse échapper peu à peu le gaz; alors le ballon, diminuant de volume, descendra doucement et sans secousse, si l'opération est bien dirigée.

La nacelle d'un aérostat est une sorte de barque légère suspendue au dessous de celui-ci et entourée d'un filet pour prévenir la chute des aéronautes qui s'y embarquent et des objets qu'ils emportent pour leur voyage. On conçoit que plus l'aérostat a de grandes dimensions, plus le poids de ce qu'il devra enlever, sera grand.

Pour éviter le danger des chutes, au milieu des descentes précipitées, Lenormand inventa un appareil qu'il nomma parachute, que le célèbre aéronaute Garnerin perfectionna depuis. Il consiste en une sorte de vaste parapluie placé au-dessus de la nacelle qui contient le voyageur, et qui, déployé par celui-ci, quand il juge à propos de descendre, se gonfle d'air et rend alors cette des-

cente douce et sûre, en opposant une résistance d'autant plus grande à l'air que le mouvement est plus rapide.

On raconte qu'en 1794, lors de la bataille de Fleurus, les Français se servirent d'un ballon pour observer les dispositions et les mouvements de l'ennemi; et en obtinrent par là un grand service. Depuis, cet exemple ne paraît point s'être renouvelé. On pourrait cependant tirer une grande utilité, de ces sortes de machines, si on cherchait les moyens de les perfectionner et de les diriger.

### NOS PETITS ENFANTS.

L'enfant est dans son petit berceau rose et blanc; la mère n'est pas loin, qui ne dort pas autant qu'elle en aurait, non pas le désir, mais le besoin. Enfin, tes cris ont cessé, petit méchant, et ton sommeil va permettre à ta fidèle gardienne de ne plus sacrifier le sien. Mais:

Dans leurs berceaux, près de leur mère,  
Quand dorment les petits enfants,  
Ne croyez pas que sur la terre  
Restent ces endormis charmants.

Non, non; toujours des anges viennent  
Qui les emporte dans leurs bras,  
Et qui, dans les cieux, leur apprennent  
De beaux jeux qu'ils ne savaient pas!

Et, quand la mère se réveille  
Et veut voir, entre ses rideaux,  
Son petit enfant qui sommeil,  
La nuit, dans un heureux repos,  
Les anges vite le ramènent,  
Dans son lit le recouchent bien,  
Et près du berceau, s'entretiennent  
Sans que la mère en sache rien.

Ainsi s'envolent ces années  
Au vol rapide et gracieux;  
Ainsi ces charmantes journées,  
Dont la moitié s'égare aux cieux.

Mais, dès qu'une faute première  
A flétri leurs douces vertus,  
Les enfants restent sur la terre,  
Les anges ne reviennent plus!

Les injures sont les raisons de ceux qui ont tort.

Tu supportes des injustices; console-toi; le vrai malheur est d'en faire.

### LES CHEVEUX BLANCS.

Avez-vous encore votre grand-père ou votre grand-mère, enfants? Oui... Remerciez Dieu, c'est un bonheur; ils aiment beaucoup leurs petits-enfants. Le grand-père les amuse et les instruit en leur racontant l'histoire de sa jeunesse, de ses batailles, s'il a donné quelques années au service de la patrie; et comme ses récits sont intéressants! C'est d'abord le départ, la douloureuse séparation, la mère en pleurs laissée sur le seuil d'une porte ou au pied d'une croix; puis le voyage sur une grande route lointaine, le danger devant les boulets et la mitraille, la vue de la mort, et l'ardente prière échappée du cœur pour conjurer le péril; puis c'est l'heureux retour, l'émotion en revoyant le village natal. La grand-mère se souvient des jours mauvais: en ce temps-là le Christ n'avait pas de temple, la Vierge sainte pas d'autel. Elle a fait sa première communion, cachée dans une triste mansarde, où un pauvre prêtre, persécuté, célébrait le sacrifice divin au péril de sa vie. Et comme son cœur s'épanouit en vous voyant revêtir votre robe blanche, pour aller recevoir votre Dieu avec solennité, au milieu d'une foule chrétienne et recueillie!

Pendant qu'ils racontent si bien, vous observez en écoutant. Pourquoi grand-père a-t-il les cheveux blancs? Pourquoi sa démarche est-elle chancelante et son front ridé?... — Enfants, ils connaissent le secret de la vie, c'est-à-dire la douleur! Chaque ride renferme une souffrance, chaque pli a été creusé par un souvenir amer. Aimez-les bien; s'ils ont eu des heures difficiles, que leurs derniers jours soient calmes, entourés d'affection. Les cheveux blancs sont beaux, enfants, n'en déplaise à vos cheveux blonds, et les vieillards sont, à mes yeux, ce qu'il y a de plus vénérable au monde. Ils sont les représentants les plus directs de Dieu; à ce titre, nous leur devons le respect. Ils nous rappellent le passé, et souvent, aidés de leur expérience, ils nous prédisent l'avenir: écoutons leurs conseils. Ils sont faibles, nous leur devons protection et soutien dans la mesure de nos forces: l'aïeul doit cheminer appuyé sur un bras d'enfant, et son bâton naturel: Dieu sourit à l'enfance qui aime le vieillard, et lui prépare à son tour une heureuse vieillesse. Vieillesse!... vous souriez à ce mot, jeune fille de quinze ans. La vieillesse est loin, bien loin, aux confins du temps... Ne le croyez pas: vous courez à sa rencontre, et elle vient à vous avec une étonnante rapidité. Vous vivez vite. Puisse votre âge mûr ne laisser d'autres traces que celles de vos vertus! Que votre jeunesse vous y prépare. Et si, comme moi, vous avez le bonheur d'avoir un auguste vieillard assis à votre foyer, enfants, aimez-le, entourez-le de soins, d'attentions, de respects; et Dieu vous bénira.

### ORIGINE DU MOT TAFFETAS.

Combien de gens ignorent qu'en prononçant ce mot, ils emploient une locution persane! *Tafiah*, n'est autre chose que le participe passé du mot *tâsten*, tresser, enlacer.

Les plus grandes difficultés sont où nous ne les cherchons pas.

## VIE ANECDOTIQUE DE PAGANINI.

Suite. — Voyez page 69.

Paganini à Paris.

Après six années d'ovations en Autriche, en Prusse, en Saxe, en Bavière, en Pologne, Paganini arrive enfin à Paris en 1831.

Paris est le point lumineux vers lequel se portent les regards de tous les hommes d'élite, dont l'Europe a proclamé le génie; c'est le foyer rayonnant qui attire tous les esprits amoureux de renommée et de gloire; c'est le creuset où fermentent et s'épurent toutes les grandes créations. Paris, ses sourires, ses suffrages, ses applaudissements: voilà le rêve, l'idéal, la passion de l'artiste qui se sent de l'inspiration et de l'avenir; Paris, c'est le cri qui s'échappe de son cœur, au nord comme au midi, sur les bords du Rhin comme sur ceux de la Tamise, sur les sommets des Alpes comme dans les vallons de l'Helvétie! C'est en vain que l'Allemagne, l'Italie et l'Angleterre lui auront jeté l'or à pleines mains et prodigué toutes leurs couronnes; c'est en vain que le nouveau monde épousera en sa faveur toutes les formules de l'admiration, et qu'il moissonnera sur ce sol fécond des richesses et des honneurs qui dépassent ses plus ambitieuses espérances; il ne se croira point définitivement entré dans la famille des grands artistes tant que Paris n'aura pas mis le sceau à sa réputation.

Paris, c'est le goût, le sentiment, l'intelligence parvenus à leur plus haut degré de finesse, d'expansion et de maturité... Paris, c'est l'autorité souveraine, acceptée et reconnue de l'Europe entière, qui juge en dernier ressort tous les talents, qui détruit ou consolide toutes les réputations. Que sa puissante voix fasse retentir un nom dans le monde, et ce nom est tout à coup rehaussé d'un prestige contre lequel sont impuissants les efforts multipliés de la haine et de l'envie.

Paganini obéissait, lui aussi, à cet instinct irrésistible qui attire vers le centre de la civilisation européenne toutes les organisations privilégiées. Mais il arrivait plein de confiance et d'ardeur, dans tout l'épanouissement de ses facultés merveilleuses, avec la certitude d'un éclatant succès. Il arrivait entouré d'un intérêt exceptionnel, d'un charme mystérieux, et en quelque sorte d'une poésie auréole. Ses caprices, ses excentricités, la bizarrerie de ses aventures, les étranges récits, ou plutôt les fantastiques légendes qui se rattachaient à sa jeunesse; sa physionomie, où brillaient tour à tour une gaieté bouffonne, une douce mélancolie, un rayon divin, un éclat satanique; tout en lui était de nature à impressionner vivement les imaginations.

D'ailleurs, il ne faut pas oublier que nous étions en 1831.

Un artiste de la trempe de Paganini ne pouvait pas se produire à Paris dans des circonstances plus favorables. Une grande secousse politique venait d'ébranler la société, et sous l'influence de cette commotion les intelligences s'échauffaient; un souffle ardent et passionné agitait le monde littéraire et artistique. Les innovations les plus aventureuses étaient accueillies avec faveur; les tentatives les plus

téméraires comptaient des défenseurs enthousiastes. Jugez donc quelle ardente curiosité dut exciter un artiste qui passait pour avoir reculé les limites et développé d'une façon merveilleuse les ressources de cet art, auquel les Baillot et les Viotti semblaient avoir imprimé le cachet de la perfection.

Ses études de violon, publiées depuis longtemps à Paris, avaient produit l'effet que font toujours, dès leur apparition, les œuvres d'un caractère exceptionnel sans rapport avec les modèles et les traditions généralement acceptés. Peu comprises par les artistes, elles avaient excité plus de surprise que d'admiration; c'était une énigme dont la sagacité des amateurs ne trouvait pas le mot. On attendait avec impatience que le célèbre musicien vînt lui-même déchirer le voile qui enveloppait ses créations et fit jaillir la clarté du chaos.

A l'œuvre, artiste inspiré! Paris est dans l'attente... Viens ajouter ton nom à la liste de tous ces ardents novateurs qui ont déjà marqué de leur empreinte l'art au dix-neuvième siècle. Tout se transforme autour de nous. Lamartine et Hugo ont élargi les horizons de la poésie; Dumas achève de révolutionner le théâtre; George Sand, ce fantaisiste sublime, déploie dans le roman toute la grâce et toute la puissance de son imagination, toute la richesse de son style merveilleusement coloré; Jules Janin jette la critique dans un moule nouveau, d'où sortent d'admirables modèles pour la littérature dramatique. Ta place est marquée à côté de ces esprits dominateurs. Le jour est venu où tu dois entrer en conquérant dans le royaume de la musique. A l'œuvre donc! tous les cœurs tressaillent, toutes les imaginations vont te suivre, émuës et frémissantes, dans le nouveau monde découvert par ton génie.

C'est le 9 mars 1831 que Paganini se fit entendre pour la première fois à Paris dans la salle de l'Opéra. Ceux qui ont assisté à cette solennité musicale en conserveront toujours le souvenir. L'élite de l'aristocratie, la fleur du dilettantisme, tous les artistes, tous les dandys, toutes les femmes à la mode, tous les étrangers de distinction, s'étaient donné rendez-vous à l'Académie royale de Musique; toutes les physionomies exprimaient d'avance les émotions les plus vives; mais la plus animée, la plus joyeuse, la plus rayonnante de toutes, c'était celle de M. Véron, l'habile directeur, qui savait profiter avec tant d'intelligence et d'à-propos de sa bonne fortune.

Le public déjà commençait à manifester hautement son impatience, quand tout à coup la toile se leva, et le célèbre violoniste parut. Aux premiers sons de l'instrument le silence devint si profond, que l'oreille la plus subtile et la plus exercée aurait pu saisir le moindre bruit, la plus légère respiration dans cette vaste salle. En voyant cette prodigieuse agilité, ces tours de forces inimitables, les rapides évolutions de cet archet qu'un pouvoir magique semblait diriger, les spectateurs furent tout d'abord frappés d'étonnement et en quelque sorte de vertige. Mais leur stupéfaction devenait de l'enthousiasme à mesure que le grand artiste faisait briller les trésors de ses mélodiques inspirations. C'était vraiment la révéla-

tion d'un monde nouveau; c'était l'art dans ses manifestations les plus variées, les plus saisissantes.

Ironique et railleur comme le Don Juan de Byron, capricieux et fantasque comme une hallucination d'Hoffmann; mélancolique et rêveur comme une méditation de Lamartine; ardent et fougueux comme une imprécation de Dante, doux et tendre comme une mélodie de Schubert, le violon de Paganini rit, soupire, menace, blasphème et prie tour à tour. Il exprime toutes les émotions du cœur, tous les bruits de la nature, tous les incidents de la vie; il a des accents, des effets, des combinaisons dramatiques d'une prodigieuse variété; il exerce une puissance de fascination que ne posséda jamais la voix humaine la plus souple et la plus sympathique.

Tel se montre Paganini dès sa première apparition parmi nous.

*La suite à une autre numéro.*

### AUX ABONNÉS.

Quoique notre journal ait paru le 1<sup>er</sup> avril 1863, nous n'hésitons pas à changer cette date annuelle pour le publier au commencement de l'année. C'est pour cette raison que nous recommençons la pagination du journal qui continuera sans interruption jusqu'à la fin de l'année.

Nous prévenons nos abonnés que tout en désirant que notre journal paraisse le 1<sup>er</sup> de chaque mois, nous serons quelquefois obligé d'en retarder la publication à cause des différentes correspondances que nous recevons d'Europe; les extraits que nous voulons en faire étant de nature à intéresser tous nos lecteurs par le soin que nous mettrons à les rédiger, et aussi par la variété des événements qui semblent vouloir, cette année, présenter des phases nouvelles et remplies d'émotions diverses, nous obligent en quelque sorte à ne point presser l'envoi de notre feuille. Nous désirons donner une *Revue mensuelle* complète de manière à mettre le lecteur au courant de toutes les nouvelles de la politique extérieure. Chacun comprendra l'importance qu'une telle revue peut donner à notre journal et l'intérêt que nous trouverons à satisfaire la curiosité de tous.

Nous prions les abonnés de nous informer *franco* et directement des inexactitudes de la poste, concernant la réception du journal ou pour toutes les réclamations dans son intérêt.

La maison Boucher & Mauseau, de Montréal, se chargera comme par le passé de prendre le nom des nouveaux abonnés et de recevoir le montant des abonnements. Toute réclamation verbale faite à cette maison nous sera de suite remise. Mais pour ce qui regarde la rédaction, l'impression et l'envoi du journal, on devra s'adresser à notre Imprimerie, au Sault-au-Récollet.

Enfin, MM. Boucher & Mauseau sont nos seuls agents pour Montréal. Nous donnerons dans le prochain numéro le nom des agents de diverses autres localités qui seront également chargés d'inscrire les nouveaux abonnés et de recevoir le prix de l'abonnement.

On peut aussi s'abonner directement à notre Office, au Sault-au-Récollet, en envoyant par la poste le montant de l'abonnement.

**L'Abonnement se paie invariablement d'avance.**

**Toute personne ne renvoyant pas le premier numéro du journal aussitôt sa réception, sera considérée comme abonnée.**

### FAITS DIVERS.

— Le retard que nous avons apporté dans l'envoi de ce numéro provient de la nouvelle organisation que nous avons adoptée pour la publication de notre journal.

— M. Moïse Saucier, professeur de piano, à Montréal, a été récemment nommé organiste de l'église St. Jacques, en remplacement de M. Adélaïde Boucher. Nous apprenons aussi que M. Pepin Laforce a été appelé pour diriger le chœur de cette église.

— Nous avons été rendre une visite dans les magasins de M. Warren, à Montréal, et nous y avons vu des harmoniums d'un nouveau modèle dont le son puissant et doux à la fois convient parfaitement à l'usage auquel les a destinés l'inventeur. Ces harmoniums ont cinq octaves et n'ont point de registres. Mais au moyen d'une palette placée sous le clavier, que l'organiste peut facilement faire mouvoir de gauche à droite ou de droite à gauche avec ses genoux, ces deux mouvements lui permettent d'exécuter *piano* ou *forte* en déplaçant la palette tout en ne cessant pas de faire agir ses pieds sur les soufflets.

Ces harmoniums conviennent parfaitement pour une petite chapelle et aussi pour les sacristies où se réunit parfois le chœur de l'église. Nous recommandons spécialement ces instruments à MM. les curés. Le prix en est fort modéré.

Nous avons aussi remarqué trois orgues parfaites pour les églises de campagne. Nous en donnons volontiers le détail suivant:

Un orgue à deux claviers avec un pédalier d'une octave et demie, trois pédales de combinaisons et 24 registres. Cet instrument est puissant et le son en est des plus agréables.

Le second instrument est un orgue à deux claviers avec un pédalier d'une octave et demie, trois pédales de combinaisons et 24 registres. Bonne qualité de son.

Enfin, le dernier est de petite dimension et présente cependant assez de ressources pour en tirer un bon effet. Il se compose d'un clavier, une octave et demie de pédales, trois pédales de combinaisons et 12 registres avec couple d'octaves.

On sait depuis longtemps que M. Warren montre une grande libéralité dans les affaires et qu'il peut plus facilement que tout autre offrir des avantages réels à l'acheteur.

— Les journaux nous ont appris la récente réception d'un orgue construit par MM. Mitchell et Forté pour la chapelle de St. Joseph, à Montréal. Les éloges qui en ont été faits nous font supposer que notre ville possède un bon instrument de plus à la satisfaction des amateurs-musiciens.

— La saison musicale est recommencée pour tout de bon à Montréal. Déjà le public a pu se rendre au concert donné par la Société Philharmonique Canadienne dans lequel les montagnards canadiens ont été chaleureusement applaudis.

— Un orchestre monstre, organisé dans les meilleurs condi-

ous possibles, nous rappellera bientôt les soirées à la Jullien, Musard, et C<sup>ie</sup>.

— Nous apprenons que nos *dilettanti* auront occasion, avant la fin de la présente saison, d'assister à la représentation, par des *artistes canadiens*, de deux opéras complets des grands maîtres, dont l'un sera donné en italien, l'autre en français.

— Il paraît que la Société de l'Oratorio est en pleine dislocation. Une réunion des membres a dernièrement eu lieu dans le but de décider si elle serait dissoute ou réorganisée. On s'est séparé sans rien arrêter à ce sujet. Nous regretterions de voir une société composée de si bons éléments se démembrer d'une manière aussi brusque. La société anglaise qui montre toujours tant d'union verrait-elle aujourd'hui dans son sein cet esprit de jalousie qui renverse impitoyablement tous les cercles de réunion? Espérons qu'une bonne entente relèvera cette institution, et que messieurs les artistes comprendront une bonne fois qu'ils ne sont pas appelés à diriger un chœur éduqué dans un conservatoire de musique, mais simplement un certain nombre d'amateurs qui se réunissent, avec le désir de chanter pour passer agréablement le temps.

### THÉODOSIE.

Suite et fin. — Voyez page 65.

Ulrique était, on le sent bien, le nom que Théodosie avait dû donner à son enfant, et celle qui rêvait fut cependant saisie, à ce nom, d'un inconcevable attendrissement. Elle couvrait des yeux la petite fille arrêtée devant le portrait.

— Oh! comme je le reconnaitrai dès qu'il paraîtra, ma chère maman, quoique je fusse bien petite, bien petite, quand il nous a quittées. Vous souvient-il comme il me faisait sauter sur ses genoux, et comme il me faisait rire!... Oh! pour moi, je ne l'oublierai jamais.

Pendant ces discours de l'enfant, la mère, accoudée sur le bord de la fenêtre, regardait avec mélancolie l'horizon sans bornes. N'avait-elle déjà plus d'espérance?...

Cette même chambre parut et disparut plusieurs fois aux yeux d'Ulrique. Toujours le portrait! toujours la mère! Et l'enfant grandissait; c'était bientôt une jeune fille.

— Mon Dieu suis-je veuve? se dit un jour Théodosie éplorée; et ces habits de couleur sont-ils une injure à la mémoire de mon mari?

À ces mots de sa fille, Ulrique se détourna pour essayer ses pleurs, comme si Théodosie avait pu les voir: et tout à coup, en regardant d'un autre côté, elle aperçoit là-bas, là-bas, à l'ombre des palmiers, nonchalamment couché sur de riches tapis, entouré d'esclaves noirs et de femmes blanches... C'était lui! c'était lui, à ne pouvoir s'y méprendre!...

Et, dans la chambre au bord de la mer, toujours le doute et l'espérance; toujours les caresses de l'enfant! toujours le doux regard et l'éternel sourire du portrait!

Celle qui rêvait fut saisie de douleur et d'indignation. Elle allait porter la main sur cette image menteuse qui nourrissait l'amour de sa fille trompée.

— Il n'est pas digne de toi! allait-elle s'écrier, quand le voile nébuleux se répandit devant sa vue, et à cette scène de douleur fit succéder une scène de mort.

L'aimable enfant qui la consolait encore, Théodosie allait la perdre bientôt; une langueur sans remède consumait la jeune fleur; elle descendait au tombeau par une lente agonie. Ulrique, guidée par de récents souvenirs, suivait aisément les phases de cette maladie impitoyable et douce, qui flatte et déchire, et qui montre au malade séduit le mirage d'eaux salutaires auxquelles ses lèvres brûlantes ne s'abreuvèrent jamais.

Ce n'était pas sur l'enfant, c'était sur Théodosie que la bonne Ulrique pleurait. Elle la suivait avec anxiété dans toutes ses douleurs; d'une invisible main elle essayait ses larmes de mère, mais il en coulait de nouvelles...

Et lorsque enfin, les ombres s'étant de nouveau répandues et de nouveau dissipées, elle vit, dans une prairie onduleuse, plantée de rosiers de saules et de cyprès, Théodosie s'avancer, soutenue par deux fidèles servantes (les mêmes qui dormaient dans la chambre voisine) et se mettre à genoux devant une tombe toute fraîche;

— O ma fille! dit Ulrique, au comble de la douleur, voilà donc pourquoi je t'avais élevée! Voilà le sort réservé à la pieuse enfant qui ferma les yeux à sa mère! Pauvre affligée, ne pleure pas sur ta fille, ta fille est plus heureuse que toi!

Et les saules, les cyprès, Théodosie et les femmes disparurent; mais cette fois aucun nuage ne répandit plus son ombre; la lampe se mourait toujours dans la chambre où Ulrique veillait seule auprès du lit funèbre; le messager aux cheveux blonds, au regard céleste, était au chevet du lit, et Théodosie, froide, inanimée, souriait paisiblement.

— Me voici pour accomplir ma promesse, dit le Songe d'une voix lentes et solennel. Ulrique, tu sais la vérité; voici le moment de te résoudre; la vie et la mort de ta fille sont dans tes mains.

Ulrique se mit à genoux.

— Non pas devant toi, dit-elle, ô bon ange! non pas devant toi, qui n'est peut-être qu'une image, mais devant Dieu, qui est la vérité même, mon maître souverain, mon juge et mon père, je me prosterne pour me soumettre absolument. Je le dis du fond de mon cœur: Que sa volonté soit faite! je l'accepte et je la bénis. Si j'en ai le pouvoir, je ne veux pas changer ses décrets; ma fille est dans son sein, je ne veux pas l'en arracher pour la presser vivante sur le mien.

Au bruit de ces paroles, qu'elle avait prononcées à haute voix, les deux servantes d'Ulrique accoururent pour savoir ce qui se passait. Elles avaient quitté leur maîtresse dans le désespoir, elles la retrouvèrent calme et résignée.

— Certainement, dit l'une d'elles, ceci est un effet de la grâce divine.

— À votre tour, mes chères amies leur dit Ulrique, avec une douce sérénité; je vais sommeiller un peu dans ce fauteuil, tandis que vous garderez le corps de mon enfant. Je sais où elle est maintenant, et je sais quelles douleurs Dieu a voulu lui épargner en la retirant à lui; et comme elle n'est bien plus chère que moi-même, je suis heureuse de son bonheur, je donnerai mes jours au devoir et mes nuits au repos, jusqu'au moment où j'irai, s'il plaît à Dieu, rejoindre Adolphe et Théodosie.

— Mais irez-vous à Stockholm au temps marqué par le rêve? dit à Ulrique le premier de ses amis auquel elle raconta sa vision.

— Je ne serai rien, répondit-elle, pour abrégier mes jours sans nécessité.

— Mais cette petite Ulrique, qui devait naître en son temps, pour consoler d'abord et puis pour affliger sa mère, elle est, par votre obéissance, replongée dans le néant!

— Le néant mon ami?... Nous ne disposons ni du néant ni de l'être. Tout ce qui sera repose dans la main de Dieu: il ne dépend pas de nous de lui ravir une seule des créatures qu'il a destinées à la vie. Pour vivre dans le ciel, est-il nécessaire enfin d'avoir vécu sur la terre? Celle que j'ai vue chérie de mon enfant lui peut être donnée là-haut dès ce jour, pour aimer, pour adorer avec l'infini, l'Inépuisable, l'Éternel Créateur.

Ulrique, toujours convaincue qu'il n'avait tenu qu'à elle de rappeler sa fille à la vie; n'a jamais eu de regret d'avoir laissé au sépulchre sa proie et au ciel son trésor. Elle vivait, par anticipation, avec Théodosie dans le monde invisible.

— Invisible, disait-elle, mais si voisin de moi que je le trouve, quand je veux, au fond de mon cœur. C'est là que Dieu nous est présent, c'est là qu'il nous parle, c'est là que nous pouvons échanger avec lui tous ceux que nous aimons. Ils viendront, n'en doutez pas, et s'uniront à nous et nous parleront, si, par notre pureté et notre fidélité, nous méritons toujours d'être en commerce avec les esprits bienheureux



Nous regrettons d'apprendre la mort de M. P. H. Carpentier, bien connu dans notre monde musical dont il était un des membres les plus distingués. Ce charmant amateur a succombé le 27 décembre dernier. Une attaque d'apoplexie foudroyante l'a prématurément enlevé à sa famille dont il était le seul soutien. Son service et enterrement eurent lieu le mercredi 30 décembre; un grand nombre d'amis sont venus rendre les derniers devoirs à celui qui sut si bien s'attirer l'estime publique par les qualités qui caractérisent le citoyen honorable. Aussi voulut-on que la pompe du service répondit aux regrets que chacun éprouvait de voir un homme si aimable quitter cette terre pour aller vivre en paix au milieu de ceux qui l'avait précédé dans le chemin du ciel.

Nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment pénible en considérant la triste position de sa veuve et de ses chers petits enfants! Il n'y a aucun doute qu'ils ne seront pas abandonnés et que la compassion s'emparera de tous les cœurs de manière à déverser sur cette famille le trop plein de quelques bourses qui restent toujours ouvertes afin qu'une main invisible vienne y prendre l'objet qui soulage l'adversité. Il est si bon de compatir aux maux d'autrui et à ses malheurs que chacun de nous ne saurait rester indifférent au triste événement qui jette une famille dans le deuil et la désolation.

#### VITESSE DES COMÈTES.

Dans l'histoire des comètes à longues périodes, la longueur de l'intervalle qui s'écoule entre deux apparitions consécutives s'explique à la fois par la grandeur des dimensions de l'orbite et par la lenteur avec laquelle l'astre se meut dans les portions de cette orbite les plus éloignées du soleil. Ainsi, d'après les calculs de Bœcke, la comète de l'année 1680 ne revient au voisinage du soleil qu'après un intervalle de près de 9,000 ans. Au point de son plus grand éloignement, elle se trouve 44 fois plus éloignée du soleil qu'Uranus, c'est-à-dire à l'énorme distance de 32,000 millions de lieues. À ce moment, la force attractive du soleil a tellement diminué que la comète ne fait plus qu'environ trois mètres par seconde, tandis qu'au moment où elle arrive à sa plus grande proximité du soleil son mouvement se trouve tellement accéléré que l'imagination a peine à s'en faire idée. La vitesse est, en effet, plus de 100,000 fois plus rapide: elle s'élève à près de 400 kilomètres par seconde; c'est-à-dire, pour rendre la chose palpable, qu'en supposant la comète à Paris, dans l'espace d'un battement du pouls elle est à Lyon. De telles vitesses, si prodigieuses qu'elles soient à nos sens, n'ont rien qui étouffe la mécanique céleste.

#### DÉFAUTS À ÉVITER

LORSQUE L'ON CONTREDIT LES AUTRES.

C'est une chose très-utile que d'étudier avec soin comment on peut proposer ses sentiments d'une manière si douce, si retenue et si agréable, que personne ne s'en puisse choquer. Les gens du monde le pratiquent admirablement à l'égard des grands, parce que la cupidité leur en fait trouver les moyens. Et nous les trouverions aussi bien qu'eux, si la charité était aussi agissante en nous que la cupidité l'est en eux, et qu'elle nous fit autant appréhender de blesser nos frères, qu'ils appréhendent de blesser ceux qu'ils ont intérêt de ménager pour leur fortune.

Cette pratique est si importante et si nécessaire dans tout le cours de la vie, qu'il faudrait avoir un soin particulier de s'y exercer. Car souvent ce ne sont pas tant nos sentiments qui choquent les autres, que la manière fière, présomptueuse, passionnée, méprisante, insultante, avec laquelle nous les proposons. Il faudrait donc apprendre à contredire civilement et avec humilité, et regarder les fautes que l'on y fait comme très-considérables.

Il est difficile de renfermer dans des règles et des préceptes particuliers toutes les diverses manières de contredire les opinions des autres sans les blesser. Ce sont les circonstances qui les font naître, et la crainte charitable de choquer nos frères qui nous les fait trouver.

Mais il y a certains défauts généraux qu'il faut avoir en vue d'éviter, et qui sont les sources ordinaires de ces mauvaises manières. Le premier est l'ascendant, c'est-à-dire une manière im-

périeuse de dire ses sentiments que peu de gens peuvent souffrir, tant parce qu'elle représente l'image d'une âme fière et hautaine, dont on a naturellement de l'aversion, que parce qu'il semble que l'on veuille dominer sur les esprits et s'en rendre le maître. On connaît assez cet air; et il faut que chacun observe en particulier ce qui le donne.

C'est, par exemple une espèce d'ascendant que de faire paraître du dépit de ce que l'on ne croit pas, et d'en faire des reproches. Car c'est comme accuser ceux à qui l'on parle, ou d'une stupidité qui fait qu'ils ne sauraient entrer dans nos raisons, ou d'une opiniâtreté qui les empêche de s'y rendre. Nous devons être persuadés, au contraire, que ceux qui ne sont pas convaincu par nos raisons ne doivent pas être ébranlés par nos reproches, puisque ces reproches ne leur donnent aucune lumière, et qu'ils marquent seulement que nous préférons notre jugement au leur et que nous nous ne soucions pas de les blesser.

C'est encore un fort grand défaut que de parler d'un air décisif, comme si ce qu'on dit ne pouvait être raisonnablement contesté. Car l'on parle de cet air, ou en faisant sentir qu'ils contestent une chose indubitable, ou en faisant paraître qu'on leur veut ôter la liberté de l'examiner et juger par leur propre lumière, ce qui leur paraît une domination injuste,

Ceux qui ont cet air affirmatif témoignent non-seulement qu'ils ne doutent pas de ce qu'ils avancent, mais aussi qu'ils ne veulent pas qu'on en puisse douter. Or c'est trop exiger des autres, et s'attribuer trop à soi-même. Chacun veut être juge de ses opinions, et ne les recevoir que parcequ'ils les approuve. Tout ce que les personnes gagnent donc par là est que l'on s'applique encore plus qu'on ne ferait aux raisons de douter de ce qu'ils disent, parce que cette manière de parler excite un désir secret de les contredire, et de trouver que ce qu'ils proposent avec tant d'assurance n'est pas certain, ou ne l'est pas au point qu'ils se l'imaginent.

La chaleur qu'on témoigne pour ses opinions est un défaut différent de ceux que viens de marquer, qui sont compatibles avec la froideur. Celui-ci fait croire que non-seulement on est attaché à ses sentiments par persuasion, mais aussi par passion; ce qui sert à plusieurs de préjuger de la fausseté de ces sentiments, et leur fait une impression toute contraire à celle que l'on prétend. Car le seul soupçon qu'on a plutôt embrassé une opinion par passion que par lumière la leur rend suspecte. Ils y résistent comme une injuste violence qu'on leur veut faire en prétendant leur faire entrer par force les choses dans l'esprit, et souvent même, prenant ces marques de passion pour des espèces d'injures, ils se portent à se défendre avec la même chaleur qu'ils sont attaqués.

C'est un défaut si visible que de s'emporter dans la dispute à des termes injurieux et méprisants, qu'il n'est pas nécessaire d'en avertir. C'est bien assez qu'on persuade à ceux que l'on contredit qu'ils ont tort et qu'ils se trompent, sans leur faire

encore sentir par des termes humiliants qu'on ne leur trouve pas la moindre étincelle de raison. Et le changement d'opinion où l'on veut les réduire est assez dur à la nature, sans y ajouter encore de nouvelles duretés. Ces termes ne peuvent être bons que dans les réfutations que l'on fait par écrit, et où l'on a plus dessin de persuader ceux qui les lisent du peu de lumière de celui qu'on réfute, que de l'en persuader lui-même.

Enfin, la sécheresse, qui ne consiste pas tant dans la dureté des termes que dans le défaut de certains adoucissements, choque aussi pour l'ordinaire, parce qu'elle enferme quelque sorte d'indifférence et de mépris. Car elle laisse la plaie que la contradiction fait sans aucun remède qui en puisse diminuer la douleur. Or ce n'est pas avoir assez d'égard pour les hommes que de leur faire quelque peine sans la ressentir et sans essayer de l'adoucir; et c'est ce que la sécheresse ne fait point, parce qu'elle consiste proprement à ne le point faire, et à dire durement les choses dures. On ménage ceux que l'on aime et que l'on estime, et ainsi on témoigne proprement à ceux que l'on ne ménage point qu'on n'a ni amitié ni estime pour eux.

## PROVERBES TURCS.

— La mort est un chameau noir qui s'agenouille devant toutes les portes.

— Le poulet d'aujourd'hui vaut mieux que l'oie de demain. (Un bon *tiens* est préférable à deux *tu aurais*.)

— N'allonge pas tes pieds au delà de ta couverture.

— La blessure que fait l'épée se guérit; celle que fait la langue est incurable.

— Aujourd'hui est pour moi; demain sera pour toi.

— Le doigt coupé par le *char'at* (la loi) ne fait pas de mal.

— À force de lumières, on devient aveugle. (Montaigne a dit: Les sciences finissent en éblouissements.)

— Une fleur ne fait pas le printemps.

— Deux patrons font chavirer une barque. (Il faut dans l'État un seul chef.)

— Deux glaives ne peuvent être contenus dans le même fourreau.

— Baise la main que tu ne peux couper.

— Baiser la main ne flétrit pas la bouche.

— Ne tire pas le glaive devant l'*aman*. (Ne frappe pas celui qui crie merci.)

— Le savant sans croyance est un arbre sans fruits.

— On n'est pas savant pour tenir un *kalem* (plume).

— Le loup aime le brouillard.

— Si la prière du chien était exaucée (du ciel), il pleuvrait des os.

— Le chat fait si du foie qu'il ne peut atteindre.

— Le tribunal n'est pas le *schiffli* (ferme, domaine) du cadi. (Le juge ne doit pas trafiquer de la justice.)

— Celui qui gagne son procès sort du tribunal en chemise, et celui qui le perd en sort nu.

— Ce que tu donnes en ce monde te suivra dans l'autre.

— Qui oblige promptement oblige deux fois.

- En fuyant la pluie, on rencontre la grêle.
- Ce qui vient par *aram* (injustement) s'en va par *aram*. (Le bien mal acquis ne profite pas).
- Pour un amoureux, Bagdad même n'est pas loin. (Un amoureux ne doute de rien).
- Le diamant dans la boue est toujours diamant. (L'adversité n'ôte rien de sa valeur à l'homme sage).
- La patience est la clef de la jouissance.
- Écoutez mille fois, parlez une.
- Mange et bois avec ton ami, mais ne fais pas d'affaires avec lui.
- Celui qui jette des pierres dans la boue est éclaboussé.
- Chaque barbe a son poigne.
- La porte est sœur du gain.
- Pour le fou, chaque jour est fête.
- Le fou a le cœur sur la langue; le sage, la langue dans le cœur.

#### DE L'EXAGÉRATION DANS LES ARTS.

C'est pourtant une chose digne de remarque, que de tout temps, le progrès dans un art ait produit chez quelques artistes un goût voisin de l'erreur. Il suffit de suivre avec attention la marche progressive d'un art pour en reconnaître assez promptement les exagérations. Les écrivains ont souvent signalé ces éléubrations excentriques et les ont parfaitement expliquées.

Un art, quelqu'il soit, a eu son commencement. De même que le potier réfléchit sur la forme qu'il veut donner à l'objet que l'argile laisse facilement façonner sous ses doigts, l'artiste a fait bien des recherches avant d'avoir pu atteindre la perfection. Une invention quelconque est toujours susceptible de perfectionnements. Évidemment, celui qui, dans l'antiquité, tailla le marbre avec le ciseau, ne conçut pas de suite des formes irréprochables. Le peintre ne distribua pas non plus du premier coup le ton, chaud, vigoureux, que la nature est en droit d'exiger d'une création ou reproduction sur une simple toile. Nous ne pensons point que la gravure ait atteint dès les premiers essais ce degré de perfection que nous remarquons aujourd'hui sur des épreuves avant la lettre. Et n'en est-il pas ainsi d'une foule d'autres choses qui, dans l'enfance de l'art, ne pouvaient faire supposer à leur auteur qu'elles deviendraient d'une valeur réelle par les améliorations que lui donnerent des hommes intelligents ?

Les arts se perfectionnent au moyen de la critique. Tel qui vit avec ses propres impressions peut se tromper; il peut croire son œuvre irréprochable, tandis que la critique lui en signale les défauts, et, si l'artiste comprend la critique, il n'y voit point une personnalité mais simplement un jugement sévère porté sur son travail. C'est alors qu'il doit examiner son œuvre, analyser les défauts qui lui sont désignés, et chercher avec ardeur les moyens de détruire, dans un autre travail, l'impression désavantageuse du critique. Il est fort peu d'artistes qui soient assez modestes pour avouer leurs défauts; ils préfèrent que le temps ou leur nom fasse raison de ces radoteurs païés à l'année pour écrire quelques lignes à leur adresse.

Il est singulier d'observer un fait qui, de nos jours, se présente assez fréquemment. On lit souvent sur les journaux les critiques du jour qui font l'éloge de tel ou tel artiste; le pu-

blic, lui, le juge sévèrement et le condamne. D'autres fois, c'est le contraire; un journaliste tombera à bras raccourci sur son homme et ce même public le défendra envers et contre tout. Ajoutons que le public est généralement un bon juge, parceque c'est le goût et le bon sens qui guident son action.

De tout temps la critique a été le régulateur des arts pour en modérer la passion artistique ou pour en promouvoir leurs progrès. Aujourd'hui, elle n'a pas besoin d'exciter l'intelligence humaine, car des excentricités de tous genres sortent d'une quantité de cerveaux qui ont hâte de se faire ainsi un grand nom.

Les arts comptent en ce moment des sommités qui font école. Parmi les maîtres, il en est peu qui n'aient pas passé par la fourche caudine de quelques critiques.

Nous pourrions citer le nom de plusieurs artistes dont le talent et les qualités furent méconnus, vivement critiqués par la presse, et qui cédèrent au jugement sévère mais parfaitement raisonné de plusieurs écrivains.

Le plus grand mal que puisse faire le journaliste, c'est de donner des louanges à l'excès aux jeunes artistes, sans discerner la portée de ces louanges, qu'ils acceptent sans se demander si ces éloges ne sont pas plutôt faits pour arrêter leurs progrès. Il est bien peu d'artistes dont le talent ne donne pas prise à des observations pratiques, lesquelles n'excluent en rien le mérite de chacun. Seulement, ces observations portent parfois sur des riens en apparence, et souvent ces riens sont les principaux défauts qui échappent à quiconque ne connaît pas l'art à fond; mais pour la critique, son œil scrutateur et ses membranes tympaniques sont là qui apprécient avec sûreté (s'il n'y a pas prévention de sa part) et qui analysent avec connaissance de causes le talent de l'artiste.

L'exagération dans les arts s'est produite à toutes les époques du progrès. Aujourd'hui, que de noms illustrent les diverses capitales de l'Europe et les différentes parties de l'Amérique! Ce flot impétueux de sujets répandus sur tout l'univers a besoin de se faire remarquer par un *genre* chacun dans son art.

Une école peut offrir plusieurs genres; chaque genre s'acquiert lorsqu'on est maître de son talent; mais quiconque se croit maître avant le temps nécessaire pour le devenir peut créer un genre bâtarde.

Le mot genre a deux acceptions. 1° En peinture et en dessin, l'artiste peut briller dans un *genre différent*, celui-ci par le portrait, celui-là par le paysage, etc. 2° Se créer un *genre*, en musique, c'est adopter une *certaine manière* d'exécuter qui peut être bonne ou mauvaise. Analysons les deux acceptions pour répondre au titre de notre article.

*La suite au prochain numéro.*

La bienfaisance est un devoir. Celui qui la pratique fréquemment et voit ses bonnes intentions réalisées finit par aimer réellement l'être auquel il a fait du bien. Ainsi donc, lorsqu'il a été dit: « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », cela ne signifie pas que tu l'aimeras d'abord et que tu lui feras du bien en conséquence de ton affection, mais que tu feras du bien à ton prochain et que cette humeur obligeante engendra en toi l'amour du genre humain, qui est la plénitude et la perfection du penchant au bien.

## BIBLIOGRAPHIE.

— Nous avons reçu le prospectus d'une nouvelle publication qui est appelée à rendre de grands services à la jeunesse canadienne. Paraissant sous le titre de « *La Revue Canadienne* », cette publication nouvelle ne peut manquer d'attirer l'attention des personnes qui désirent la prospérité du Canada.

À l'imitation des grandes publications de l'Europe, la *Revue Canadienne* veut placer la littérature sur un nouveau pied et lui donner ce haut rang qui lui appartient. Ce journal sera éminemment sérieux et s'adresse à la classe instruite de la société.

Nous souhaitons à nos confrères le plus complet succès dans leur œuvre nationale.

— Le bruit s'était dernièrement répandu que le journal « *L'Echo du Cabinet de lecture Paroissiale* » succombait à une mort lente. Atteint de consommation depuis près d'une année, il semblait difficile que sa guérison fut possible. Cependant comme le génie de l'homme possède des remèdes efficaces pour quelques maux intellectuels, plusieurs personnes désireuses de sauver la vie à cette fille chrétienne ce sont mises à l'œuvre, et nous avons appris que sa guérison avait été aussi prompte que salutaire pour le bien de tous. C'est ainsi que nous allons la voir paraître brillant d'un nouvel éclat et toute disposée à nous donner chaque quinzaine une nouvelle preuve de son ardeur à vouloir nous instruire, et nous acceptons d'autant mieux ses bonnes dispositions, que nous sommes certains à l'avance d'y trouver des enseignements intéressants. On l'a dit: « il ne faut pas que *L'Echo* meure ». Et c'est ainsi qu'il va revivre au milieu de nous pour prouver à ses abonnés que les hommes ne manquent pas pour propager l'amour du bien et pour inspirer à la jeunesse le goût des études sérieuses.

— On peut constater dès aujourd'hui l'élan littéraire qui se fait jour dans notre Canada malgré l'activité des transactions commerciales qui, si elles semblaient devoir absorber, il y a quelques années, l'esprit de nos jeunes gens, paraissent maintenant céder le terrain à une catégorie de jeunes hommes animés de l'amour du travail. La littérature française va être dignement représentée par plusieurs journaux dont la substance aura pour effet de développer l'intelligence de la nouvelle génération qui grandira au milieu des idées de progrès que notre siècle donne à toutes les contrées de l'ancien et du nouveau monde. Il ne manquera plus, pour compléter la liste des journaux utiles à l'instruction de la jeunesse, qu'une feuille dont l'importance ne peut être méconnue. Cette feuille est un organe reconnu nécessaire par des gens sérieux, et l'urgence même de cette publication n'a trouvé dernièrement qu'une quasi-indifférence à des propositions qui furent faites au comité de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal concernant la publication d'un journal de Médecine sous le titre de « *Journal des Hôpitaux* ».

Il est assez singulier de constater qu'une École de Médecine dont l'importance, dans un pays, occupe toujours le premier rang parmi toutes les autres institutions, n'ait point son journal pour y publier des articles du plus haut intérêt pour la science et aussi pour le public. Les plus célèbres médecins, en Europe, sont rédacteurs des journaux de leur spécialité dans l'intérêt

de la science, pour les élèves et pour la gloire de leur pays. Espérons qu'une lacune aussi importante sera promptement comblée.

## Causerie sur la Mode.

Voici le moment des grandes toilettes, Mesdames, le moment de penser aux bals, aux dîners, aux visites et à tout ce qui constitue les usages du monde. C'est pour vous être agréable, et surtout, pour combler une regrettable lacune qui s'est jusqu'ici fait sentir dans notre journalisme canadien, que les rédacteurs des *Beaux-Arts* ont résolu de consacrer une colonne de ce journal à une revue de la mode. Désormais, charmantes lectrices, vous ne serez plus obligées d'entrer une fois la semaine chez votre modiste pour vous informer si votre chapeau est en règle, si votre corsage est conforme aux usages actuels, si votre palette de sortie n'a pas changé depuis hier et s'il ne changera pas d'ici à demain; vous serez aussi à l'abri d'un coûteux abonnement à un journal de modes, car je ne vous cache pas que cette petite revue, que je me propose de vous donner mensuellement, sera un résumé des derniers articles publiés sur le sujet par des journaux de Paris remarquables dans cette spécialité auxquels il m'a pris la fantaisie de m'abonner par le comode intermédiaire de mon mari. D'ailleurs notre pays, je m'en suis plus d'une fois aperçu, n'est pas très fort en initiatives, surtout pour ce qui concerne les modes féminines. Nous sommes donc condamnées par état à subir les différentes variations du caprice de la mode étrangère.

Or, c'est pour tâcher de pallier un peu au déplorable envahissement de la mode anglaise qui se fait déjà remarquer parmi nous avec un cynisme désespérant que je compte offrir à mes lectrices, au début de chaque mois, un aperçu sommaire des modes et des élégances parisiennes. J'éviterai la consultation dans certaines Revues de Modes qui donnent dans chaque numéro, une énumération fastidieuse de certaines nouveautés qui n'ont jamais été nouvelles. En dehors de conseils et de bonnes recommandations empruntés à la véritable élégance, et sans me donner pour une oracle infaillible de la fashion, je me bornerai à constater les changements les plus notables apportés dans la toilette des femmes. Puis, de temps à autre, j'indiquerai les magasins où, à Montréal, les personnes qui tiennent à porter des modes vraies peuvent s'adresser en toute confiance.

Un petit conseil basé sur ma propre expérience, avant de commencer ma revue parisienne. Quelques élégantes se couvrent de bijoux; d'autres, au contraire, n'en portent presque pas: je suis de l'avis de celles-là. Soyez-en sobres, excepté dans les circonstances d'apparat où il faut bien faire ce que tout le monde fait; on ne peut laisser ses diamants dans l'écrin lorsque toutes les têtes et les poitrines en sont couvertes. Les diamants, il est vrai, sont une propriété de famille, on doit s'en faire honneur dans l'habitude de la vie; ayez-en peu, mais qu'ils soient beaux et de bon goût. Choisissez de ces parures qui paraissent peu et qui sont bien faites, qui portent leur cachet d'élégance et de distinction. Avant tout, soyez modestes; la simplicité et le naturel sont les deux plus belles parures que je puisse vous recommander.

J'ai beau chercher, scruter, consulter, je ne vois vraiment plus qu'une seule mode: la fantaisie. C'est un progrès bon à

noter en passant, au milieu de tant d'autres contestables. Mais il n'en est pas moins vrai que chacun aujourd'hui s'habille comme il veut, se met comme il l'entend, et personne n'y trouve rien à dire,—pas même la modiste ou la couturière, qui donnent ainsi un libre essort à leur caprice et à l'originalité.

Il est certain toutefois qu'à côté des robes très-amples, on en voit d'autres modestement baïonnées: quelques femmes encore les portent excessivement larges; d'autres ont le bon esprit de les relever en bas à l'aide de ces jolis systèmes à crochets qui, décidément, sont en vogue. De même pour les chapeaux, on en voit de très hauts et on en voit de très bas; ces oppositions ne choquent personne, surtout si chacun adopte une mode à sa convenance, mais ce n'est pas ce qui arrive toujours—malheureusement.

Quant à ces derniers, notre climat canadien ne permettant pas de suivre rigoureusement la mode française qui serait trop pleine de désinvolture, le casque est devenu le couvre-chef à l'ordre du jour. On ne s'en sert pas cependant pour les sorties de cérémonie; le chapeau de grande forme avec fleurs est plutôt de mise dans ces occasions.

À ce propos, je vous recommande fortement l'établissement de M. A. Buzinet, rue Notre-Dame et celui de M. Brahadi. Ces deux maisons sont sans contredit les plus complètes en fait de casques et fourrures.

Il paraît que les coiffures auront leur cachot tout particulier cet hiver; on portera beaucoup d'ornements en or dans les cheveux. Les cheveux blonds, et surtout les cheveux dorés, sont tellement en vogue qu'est désespérant pour les brunes qui sont toutes prêtes à sacrifier leurs plus belles tresses pour une petite boucle blonde.

Décidément les françaises sont incompréhensibles, c'est à ne pas y croire! Non-seulement elles ne veulent plus de fleurs dans leurs cheveux, mais elles les ont bannis des étoffes pour les remplacer par des papillons, des abeilles et des demoiselles. Charmante, mais cruelle idée, bien digne d'un cerveau de femme!

Avant de recourir à ce changement, adressez-vous à M<sup>me</sup> Champoux, rue S<sup>t</sup> Lambert, et prenez l'avis de cette excellente modiste qui s'y connaît parfaitement.

Pendant que vous êtes chez M<sup>me</sup> Champoux, choisissez-y de ces charmants foulards de l'Inde, de toutes nuances et de tous prix. Rien ne sied si bien à une jeune femme qu'une robe de foulard simple de bonne qualité. À la maison et pour le dîner, une robe de foulard claire ne dépare pas un joli visage.

Relativement à la façon des robes, toujours les jupes longues et larges, faisant queue. Corsages à pointes: un peu moins de basques et beaucoup de gilets et de vestes. La veste, au lieu du postillon, est, au contraire, coupée droite dans le dos et laisse voir le gilet derrière comme devant. Manches étroites pour les robes habillées comme pour celles du jour. Le pardessus étant également à manches étroites, il devient impossible de conserver une manche large à la robe.

Quand on désire, tout est tentation, et toutes tant que nous sommes, depuis notre mère Ève jusqu'à nos jours, nous sommes sujettes à cette maladie. Mais si la tentation est permise, c'est bien devant le brillant étalage des maisons H. & H. Merrill et Jos. Beaudry. Nous y trouvons là de tout, en grande quantité, en bonne qualité, et, ce qui en fait le mé-

rite, à bon marché. Combien l'on abuse de ce mot: le bon marché! Que de fraudes se commettent à son ombre. Ne redoutez rien de ce genre à la maison—Merrill et à la maison Beaudry. Si elles vous offrent du bon marché, elles vous donnent d'excellentes étoffes, des robes délicieuses, et des confections du meilleur goût.

ROSALINDE.

## TYPOGRAPHIE DE G. SMITH & LEPROHON

AU SAULT-AU-RECOLLET.

Le nouvel établissement que nous venons de former, au Sault-au-Récollet, est le seul qui soit établi hors la ville. Par là même, nous nous trouvons dans une position exceptionnelle pour offrir des avantages à toute personne qui voudra bien s'adresser à notre maison.

Notre matériel est varié et présente un choix complet de types nouveaux pour ouvrages de luxe en différents genres.

Nous nous attacherons à satisfaire au goût du public et à produire des impressions élégantes à des prix relativement fort modérés.

Nous exécuterons tous les travaux, tels que *Livres, Pamphlets, Circulaires, Étiquettes, Notes*, etc., etc. dans le meilleur goût, en noir ou en couleur.

Nous avons aussi fait l'acquisition d'une magnifique fonte de musique, la plus belle qui soit en Canada; cette partie de la typographie engagera, nous l'espérons, les marchands-éditeurs à s'adresser à notre maison pour tout ce qui concerne les impressions en *Musique, Catalogues, Couvertures, Étiquettes, Circulaires*, etc.

Enfin, nous voulons obtenir la confiance et les encouragements du public par notre libéralité dans les transactions et aussi par notre activité et notre exactitude dans l'expédition des affaires.

### CONDITIONS D'ABONNEMENT :

Le journal les *Beaux-Arts* paraîtra le 1<sup>er</sup> de chaque mois;

Il se composera de 16 pages d'impression sur beau papier, et chaque numéro contiendra, sur une feuille séparée, un morceau de musique inédite ou originale de pas moins de 2 pages, imprimée avec luxe. Chaque numéro sera renfermé dans une couverture de couleur;

Le prix de l'abonnement est fixé à \$ 2, 00 par an.

Pour six mois d'abonnement, Un dollar. — NOTA. Les anciens abonnés recevront à titre de prime l'augmentation du journal jusqu'au 1<sup>er</sup> Avril 1861. À partir de cette époque, ils paieront *Deux dollars* par an.

Le prix de l'abonnement à la musique seule — Un dollar par an.

L'abonnement se paie invariablement d'avance.

Toute personne qui fera insérer sa carte, paiera *Trois dollars* pour l'année, avec facilité de la changer, et recevra le journal complet.

Le prix du port des *Beaux-Arts* est à la charge de l'abonné et est d'un centin par livraison. Il est de *six centins* par année, s'il est payé d'avance tous les trois mois entre les mains du maître de poste.

Toute communication concernant le journal doit être adressée *franco* à Gust. Smith & Leprohon, propriétaires-éditeurs du journal des *Beaux-Arts*, au Sault-au-Récollet.

On s'abonne, à Montréal, chez Boucher & Manceau, marchands de musique; cette maison est seule chargée de recevoir les communications ou réclamations concernant le journal des *Beaux-Arts*.

Sault-au-Récollet. — Typ. de Gust. Smith & Leprohon.

ALBUM  
DES  
**BEAUX-ARTS**  
1864

*À Mademoiselle Euphrosine Perrault.*

**LE NOUVEL AN**

CHANSONNETTE

PAROLES & MUSIQUE

PAR

**HENRI DE TERLAC**

(— N° 1. —)

# LE NOUVEL AN.

CHANSONNETTE.

Paroles de M<sup>r</sup> Henri de TERLAC.

\*

Musique de Henri de TERLAC.

*Allegretto.*

*à Mademoiselle E. Perrault.*

PIANO.

The piano introduction consists of two staves. The right hand (treble clef) plays a melody in 3/4 time, starting with a treble clef and a key signature of one sharp (F#). The left hand (bass clef) provides a harmonic accompaniment with chords and single notes.

*avec une grande gaité.*

The first system of the song features a vocal line and piano accompaniment. The vocal line begins with a rest, followed by the lyrics: "Ah ! le beau jour, Di - sait l'heu - ret - te; Ah ! le beau". The piano accompaniment supports the melody with chords and rhythmic patterns.

jour, Pen - sait Pier - ret - te. De sur-pri-ses, de ca - deaux, Soy-ons dé-si -

The second system continues the song with the lyrics: "reu - ses; De ces pré-ci-eux joy - aux, Que nous sommes heu - reu - ses ! Ah !". The musical notation includes a repeat sign at the end of the system.

*Refrain.*

re - ses; De ces pré-ci-eux joy - aux, Que nous sommes heu - reu - ses ! Ah !

The third system concludes the song with the lyrics: "re - ses; De ces pré-ci-eux joy - aux, Que nous sommes heu - reu - ses ! Ah !". The musical notation includes a repeat sign at the end of the system.

Ah ! ———— Quel beau jour di - sait Fleu - ret - te Ah ! ———— Ah ! ————

Quel beau jour ! Quel beau jour !

§ Pour finir.

2<sup>me</sup> Couplet.

En ce beau jour, Di - sait Pier - ret ———— te, Dans ce sé -

- jour, vi - ve l'a - riet ———— te. Fleurs, ru - bans dans mes che - veux, Se - ront ma pa -

- ru - re; Je fais cha - que jour des vœux, Sans craindre un mur - mu - re. Ah ! — etc.

§ Refrain.

3<sup>me</sup> Couplet.

*plus lent.*

Pour ce beau jour, U - ne pri - è ———— re; Un saint a -

- mour A - no - tre mè ———— re. « Bonne An - née » à ce - lui - ci, Prés - ents de ce -

*avec gaité.*

- lui - là; Je don - ne bien un « Mer - ci ! » Pour tous ces plai - sirs ———— là. Ah ! — etc.

*avec grâce. en parlant.*

§ Refrain.

## LES BEAUX-ARTS.

### ADRESSES DES PROFESSEURS DE MUSIQUE & CARTES D'AFFAIRES, ETC.

<p><b>P. V. BARIL</b> Artiste-Mouleur 3½, rue Campeau.</p>	<p>Mademoiselle <b>CUSSON</b> École de Demoiselles. (On y enseigne la Musique) N° 128, rue Ste. Marie.</p>	<p><b>JULIUS WERNER</b> Professeur de Piano N° 18, rue Radegonde.</p>	<p>Madame <b>PENNY</b> Enseigne le Piano N° 24, rue Ste Angèle QUÉBEC.</p>
<p><b>BEER &amp; SCHIRMER</b> Importateurs de musique Européenne 701, Broadway. New-York.</p>	<p>Mademoiselle <b>D. DEROME</b> enseigne le Piano, N° 129 Rue S<sup>e</sup> Catherine.</p>	<p><b>A. DESSANE</b> Professeur de Musique QUÉBEC.</p>	<p><b>W<sup>m</sup> A. POND &amp; C<sup>o</sup></b> Éditeurs de musique 547, Broadway New-York.</p>
<p><b>FRANÇOIS BENOIT</b> Direct. des Montagnards Canadiens N° 12, rue Amherst.</p>	<p><b>J. L. DEMERS</b> Artiste-Photographe N° 123, rue Dorchester.</p>	<p><b>LAURENT &amp; LAFORCE</b> Imp<sup>r</sup>. de Pianos et d'Harmoniums N° 131, rue Notre-Dame.</p>	<p><b>MOISE SAUCIER</b> Professeur de Piano N° 46, rue Sanguinet.</p>
<p><b>BOUCHER &amp; MANSEAU</b> Importateurs et éditeurs de musique Européenne et Américaine N° 131, rue Notre-Dame.</p>	<p><b>H. GAUTHIER</b> Professeur de Flûte, Violon, etc. N° 72, rue Dorchester.</p>	<p>Mademoiselle <b>LARIVIÈRE</b> École de Demoiselles (On y enseigne la Musique) N° 78, rue S<sup>e</sup> Maurice.</p>	<p><b>GUST. SCHILLING M<sup>r</sup>. D<sup>r</sup></b> Conservatoire de Musique N° 18, rue Radegonde.</p>
<p><b>NAPOLÉON BOURASSA</b> Atelier de Peinture N° 11, rue St. Simon.</p>	<p><b>R. HENDERY</b> Bijoutier, Orfèvre-Artiste N° 154, rue Craig.</p>	<p><b>PAUL LETONDAL</b> de l'Inst<sup>m</sup>. Imp<sup>r</sup>. des Jeunes Aveugles de Paris Professeur de Piano N° 223, rue Lagachetière.</p>	<p><b>GUSTAVE SMITH</b> Professeur de Piano au Sacré-Cœur.</p>
<p><b>V. BOURGEOU</b> Architecte coin des rues Dorchester et des Allemands.</p>	<p><b>J. B<sup>e</sup> LABELLE</b> Direct. de la Soc. Phillarm. Canadi<sup>n</sup> Professeur de Piano N° 193, rue St. Antoine.</p>	<p><b>A. LEVESQUE</b> Architecte N° 28, Petite rue St. Jacques.</p>	<p><b>F. Herbert TORRINGTON</b> Professeur d'Orgue de Piano et de Violon 10, rue Ballinora.</p>
<p><b>Jean BRAUNEIS</b> Professeur de Harpe et de Piano N° 18, rue Ste. Elizabeth.</p>	<p><b>Ed. IACROIX</b> Professeur de Piano Rue Latour.</p>	<p><b>MITCHEL &amp; FORTE</b> Facteurs d'Orgues réparent et accordent ces instruments N° 159, rue Bonaventure.</p>	<p><b>O. TOURANGEAU</b> Professeur de Piano Ste Anne de la Pocatière</p>
<p><b>CHARLES CAPELLI</b> Artiste-Statuaire N° 35, rue Notre-Dame.</p>	<p><b>Jean LAUKOTA</b> (Fabricant de Pianos.) Accorde et répare les instruments chez Laurent et Laforce.</p>	<p><b>ROBERT MORGAN</b> Importateur et éditeur de musique Européenne et Américaine N° 27, rue S<sup>e</sup> Jean QUÉBEC.</p>	<p>Mademoiselle <b>VINCELETTE</b> enseigne le Piano N° 128, rue Lagachetière.</p>
<p><b>J. P. CRAIG</b> Fabricant de Pianos N° 82, rue St. Laurent.</p>	<p><b>Monsieur YOUMANS</b> Professeur de Chant N° 49, rue St Antoine.</p>	<p><b>OVIDE PARADIS</b> Facteur d'Orgues S<sup>e</sup> Michel d'Yamaska.</p>	<p><b>SAMUEL R. WARREN</b> Facteur d'Orgues N° 18, rue St. Joseph</p>
<p><b>ANATOLE PARTHENAIS</b> Artiste-Sculpteur Village de L'Industrie.</p>			

Dans l'intérêt de l'art musical, la rédaction des Beaux-Arts informe respectueusement MM. les curés et autres intéressés, qu'elle publiera volontiers et *gratis* toutes annonces relatives à des situations vacantes d'Organistes, de Chantres, ou de Directeurs de chœurs. — MM. Boucher et Manseau se chargent aussi de recommander des professeurs de musique habiles, aux familles et aux Directeurs d'écoles ou d'institutions qui en auraient besoin.

## GUST. SMITH & M. LEPROHON

### IMPRIMEURS-ÉDITEURS

AU SAULT-AU-RÉCOLLET.

Ce nouvel établissement est le seul qui existe hors la ville, ce qui lui permet de pouvoir offrir au public des avantages que nul autre ne saurait lui donner pour les impressions les plus variées, en noir ou en couleur.

On y exécute tous les travaux, tels que Livres, Pamphlets, Circulaires, Étiquettes, Factures, Notes, Cartes d'adresse, Cheks, Cartes de visites, Livres de dépenses pour entretien de maison et tout ce qui se rattache à la Librairie, au Commerce et à la Musique.